



CHAMP/  
CONTRECHAMP

ROMAN

ARNAUD PAPIN

# Champ/Contrechamp

Roman

Arnaud PAPIN

*Si Garp avait eu le droit de formuler un seul souhait, un souhait immense et naïf, il aurait souhaité pouvoir transformer le monde en un lieu sûr. Pour les enfants et pour les adultes. Le monde frappait Garp comme un lieu rempli de périls inutiles pour les uns comme pour les autres. »*

**John Irving, *Le monde selon Garp***

# Générique

Les personnages

## **Milanovitch**

24 ans

Né à Prague, débarqué en France à l'âge de douze ans.

Taille : 1m68. Corpulence moyenne.

Yeux : noirs.

Cheveux : noirs coupés très courts.

Signe particulier : il lui manque le pouce de la main droite.

Psy : Ment très bien.

Adresse : Studio sur l'avenue de Clichy, Paris IX.

Activité : Etudiant en licence de Philosophie à la Sorbonne.

## **Sibylle**

27 ans

Née à Dublin, installée en France à l'âge de six ans.

Taille : 1m60. Silhouette ronde.

Yeux : verts.

Cheveux : blonds longs et ondulés.

Psy : Joviale, ne dit jamais non.

Signe particulier : un grain de beauté poilu sur la joue gauche.

Adresse : Chez ses parents. Chambre au fond du couloir d'un grand appartement familial, Boulevard Pasteur, Paris XV.

Activité : Traductrice Allemand/Irlandais/Anglais/Français.

## **Maëly**

30 ans

Née à Marseille.

Taille : 1m71. Silhouette gracile.

Yeux : noirs.

Cheveux : longs noirs et raides.

Psy : Hyperactive, spontanée, nerveuse et colérique.

Signe particulier : Un tatouage tribal sur l'épaule droite.

Adresse : Rue des blancs Manteaux, Paris IV.

Activité : Serveuse à la Pizza Pino.

**Li Ling (dite Lytchee)**

19 ans

Née à domicile.

Taille : 1m75. Silhouette filiforme.

Yeux : noirs.

Cheveux : noirs et raides.

Psy : discrète et câline.

Signe particulier : porte des Converse rouges en toutes circonstances.

Adresse : « Le Palais de Jade », Paris XIII.

Activités : Etudiante en lettres modernes à la Sorbonne, et serveuse les soirs où elle le veut bien.

**Sébastien (dit Séb)**

36 ans

Né à Versailles

Taille : 1m80. Corpulence musclée.

Yeux : Bleus.

Cheveux : châtons.

Psy : Naïf impulsif et Addict.

Signe particulier : Une mèche de cheveux lui tombe devant les yeux.

Adresse : Studio sous les toits, à Neuilly sur Seine,

Activité : Chômeur. Ex animateur au Club Med.

## CHAPITRE PREMIER

### Les amies

Sibylle - J'ai rencontré un type cet après-midi.

*Rictus d'arrières pensées aux commissures des lèvres. Expression coquine.*

Elles viennent de sortir du théâtre, ça n'a pas été une mauvaise répétition, mais pas suffisamment bonne pour avoir envie d'aller boire un coup avec le groupe.

Maëilly - Et alors ?

Sibylle - J'ai rendez-vous avec lui, tu veux venir ?

Maëilly - C'est ton rendez-vous !

Elles continuent à marcher, doucement, sacs en bandoulière en travers du dos, en direction de la station de métro.

Sibylle - Oui, c'est mon rendez-vous, on est d'accord, mais je t'invite, ça ne me dérange pas. Il n'est pas convenu que je vienne seule.

Maëilly - C'est quel genre de type ? Tu flippes de lui ou quoi ?

Sibylle - Mais non, j'ai juste envie qu'on passe la soirée ensemble c'est tout. Vas pas chercher midi à quatorze heures, c'est toi qui flippes, ce gars a l'air cool, et il a plutôt besoin de voir du monde, je crois, t'as pas envie de faire la fête ?

Maëilly - Tu sais qu'on n'a pas vraiment la même conception de la fête, toi et moi, tu le sais.

Sibylle - Oh ! Ce que tu peux être lourde ! Alors, tu viens ?

Maëilly - D'accord, mais on passe bouffer chez moi d'abord...

Sibylle - Allez ! si tu veux, on a le temps, on doit être à neuf heures, place du Châtelet.

Maëilly et Sibylle se sont rencontrées il y a trois ans au Cours Florent. L'année suivante, avec d'autres comédiens, ils ont entrepris de constituer une troupe indépendante afin de monter des pièces sous forme associative. L'année dernière, ils ont joué la fée bossue de Samgumer, dans deux-trois salles différentes et un cabaret célèbre. La pièce n'a pas marché comme ils l'espéraient, mais les enfants présents dans la salle ont bien rigolé. Ils remettent ça cette année avec une pièce écrite par Jean-Luc, comédien dans la troupe, ça s'appelle « Le temps des rêves ». L'histoire d'un type solitaire. La pièce met en scène ses rêves, ses cauchemars et ses fantasmes. C'est typiquement contemporain et parisien, ça se veut un peu intello. Si des gamins se trouvent dans la salle, ils ne rigoleront pas cette fois-ci. Sibylle et Maëilly n'accrochent pas au propos mais la jugent suffisamment bien écrite pour être jouée. Ce qu'elles veulent, elles, c'est jouer.

Elles sont très liées, mais elles n'en sont pas tout à fait conscientes. Elles se voient rarement en dehors des répétitions. Le reste du temps, elles mènent leurs vies chacune de son côté. Les liens les plus étroits sont souvent les plus invisibles.

En début d'après-midi, Sibylle est allée rendre visite à sa grand-mère paternelle. Voir si elle n'avait besoin de rien, si tout allait bien. La vieille lui avait raconté sa dernière conquête au Club des retraités : un danseur de tango aux cheveux gominés. Malgré son âge, elle n'avait pas encore perdu sa libido et le goût d'une relation amoureuse, toujours prête à faire sa valise pour partir en voyage. Un beau modèle de vieillesse...

Après cette visite, comme elle est arrivée en avance à la répétition, elle a pris le temps de s'asseoir dans un café pour lire un peu. C'est là que la rencontre s'est opérée. Le type est venu la couper dans sa lecture en lui demandant poliment l'autorisation, elle avait accepté parce qu'elle ne dit jamais non. Elle a d'abord cru qu'il allait la draguer lourdement.

Le type - Je sais bien, ça fait genre, je vais tenter ma chance, mais en fait c'est plus simple que ça. Je tente juste de rompre la solitude. Si je ne le ne fais pas, je regrette après de ne pas l'avoir fait. Je veux sortir de ce dialogue avec soi-même, j'ai pas envie de ça, j'ai envie de prendre contact avec l'extérieur...

*Il accompagne ses paroles de mouvements nerveux, la voix légèrement chevrotante.*

Cette réplique avait plu à Sibylle, c'était une approche inhabituelle. Pas celle d'un homme affamé. En outre, elle ne le trouvait pas laid. Elle lui trouvait du charisme et pourtant, il était à la fois sûr de lui et incapable de dissimuler son effroi. Il avait les cheveux d'un noir profond, et les portait très courts avec une certaine classe, pas celle des militaires aux crânes dénudés et moribonds, mais celle d'un gentleman qui n'a pas honte de découvrir ses oreilles décollées. En l'observant bien, de haut en bas, et de bas en haut, discrètement deux fois de suite, elle sut qu'il aimait la couleur noire. Chaussures en cuir noir, jean noir, ah ! ceinture noire, polo noir, veste noire, et jusque dans ses yeux ses cils et ses sourcils ! Un homme en noir... Mais rien de funéraire, les croque-morts n'arborent que rarement un sourire aussi large.

Il existe des critères physiques, inutile de le nier, dès la première rencontre. Elle se voyait bien coller ses lèvres aux siennes.

Faut-il répondre ? Elle préfère rester silencieuse et lui renvoyer son sourire. Le type se lance alors de nouveau pour leur épargner un silence trop long.

Le type - Rassurez-moi, je ne vous ennuie pas.

*Il cherche une réponse dans ses yeux.*

Elle remue la tête comme pour dire non.

Le type - Je suis snob, j'aime les filles qui prennent le temps de s'asseoir dans un café pour lire. Je n'en rencontre pas souvent...

Sibylle - C'est vrai que les gens sont speeds, de manière générale, mais regarde bien, tiens ! Là, regarde ! Il y a d'autres exemples de personnes qui prennent le temps de bouquiner à une terrasse de café...

*Elle désigne avec des mouvements de tête une lycéenne assise non loin d'eux, les yeux plongés dans un bouquin, puis un type au comptoir, en complet gris, enfoui derrière un journal.*

Le type - Pas faux.

Elle a déjà ressenti cette chose bizarre en elle, cette étrange montée de frissons qui se balade dans la tête et le reste du corps comme pour annoncer une fête qui pousse à sortir de soi.

Le type - Le grand drame des solitaires, c'est qu'ils s'arrangent toujours pour ne pas être seuls.

Sibylle - C'est de qui ?

Le type - Léo Ferré.

C'est parti de rien, ils ont discuté comme ça jusqu'à ce que ce soit l'heure de la répétition. Au fil de leur discussion, elle le trouve de plus en plus mignon, il a cessé de trembler ; Sibylle a une préférence pour les hommes qui ne perdent pas leurs moyens.

Les deux amies dînent à genoux autour de la table basse en écoutant de la musique sénégalaise. Maëilly fume des cigarettes blondes pendant que Sibylle mâche son chewing-gum et finit de lui donner tous les détails de cette rencontre.

Sibylle - Je te jure, il est intéressant, ce type, je le trouve différent, je ne sais pas ce qu'il a de différent, mais c'est clair, il est pas comme les autres, en plus, il a des lèvres parfaites !

Maëilly - Et tu veux que je vienne avec toi ? Tu sais que j'ai pas vraiment envie de tenir la chandelle, je n'ai pas que ça à faire...

Sibylle - Tu me crois du genre à sauter sur le premier mec venu. Je ne suis pas une fille facile, moi ! Il faut qu'on me mérite.

Maëilly - Tu crois quoi toi ? On est toutes les mêmes, un type nous plaît, on ne se fait pas prier, on saute dessus ! On est toutes des salopes !

Sibylle - Parle pour toi !

Maëilly - Comment il s'appelle ?

Sibylle - Euh.

Maëilly - Et qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

Sibylle - T'en as des questions, toi ? Je n'en sais rien, moi !

Maëly - Il a quel âge ?

Sibylle - Arrête !

Maëly - Madame, vous tergiversez ! Rien ne va plus ! Vous êtes en état d'arrestation !  
*Elle crie en bondissant sur Sibylle et toutes les deux se roulent par terre en riant.*

## CHAPITRE II

### **Le philosophe en herbes**

Il est content de lui. Il lui a fallu quatre tentatives avant que ça n'aboutisse à quelque chose. On n'a rien sans rien.

Il avait décidé ce défi la veille. Troublé par son vacarme intérieur, ne trouvant pas le sommeil, il s'était juré de tout faire pour rompre cette insoutenable lourdeur d'être. Faire l'effort d'aller vers l'autre. Se convaincre qu'il n'y a rien à perdre.

Il avait donc consacré sa journée à aller vers l'autre et il avait découvert avec quelle étrange facilité il parvenait finalement à engager une conversation avec des inconnus. Mais rompre le silence était une chose, maintenir la conversation, une autre paire de manches.

L'expérience a démarré vers dix heures du matin, après un TD intitulé « Existe-t-il un besoin de domination ? ». Il a suivi l'une des élèves jusqu'à la cafétéria et au moment où elle a infiltré une pièce dans la machine à café, il avait osé lui parler.

Milanovitch - Est-ce que t'as compris le cours, toi ?

La fille - Le cours... de quoi, lequel ?

Milanovitch - Le cours là, existe-t-il un besoin de dominer ?

La fille - Ah ! t'y étais ?

Il aurait pourtant juré avoir croisé son regard à plusieurs reprises. Elle était à deux chaises devant lui, sur la droite. Il se souvenait même de lui avoir lancé un sourire qu'elle avait réceptionné.

La fille - Oh ! tu sais, moi ce prof, y m'endort, j'ai rien capté...

Milanovitch - C'est un peu matinal c'est vrai pour se prendre la tête sur un sujet aussi lourd.

La fille a pris son café sans rire ni sourire, et disparu de la circulation sans tarder. Il s'est retrouvé un moment sans savoir où aller. Figé dans le hall. L'université n'est pas le meilleur lieu vraisemblablement pour mener cette expérience, cette pensée le pousse à désertier les lieux. C'est une journée froide mais ensoleillée. Il se lance de nouveau dans le train. Un homme assis à ses côtés lit tranquillement.

Milanovitch - C'est un super livre ça !

L'homme acquiesce d'un mouvement de tête significatif.

Milanovitch lit entre les lignes : « écoute ! Ne m'emmerde pas, je suis dans un passage génial, si t'as envie de parler, choisis vite une autre cible parce que là t'es mal barré ! ». Malgré tout, Il ne lâche pas l'affaire.

Milanovitch - Je l'ai lu quand j'avais douze ans, et je ne l'ai pas encore oublié !

L'homme - Merde !

Échec de la deuxième tentative.

La troisième fois, il ne cible pas du tout. Il consent à une balade dans le quartier des halles, scrutant sur son passage toute personne jusqu'à ressentir l'envie d'aborder quelqu'un de nouveau avant de choisir une cible innocente.

Nouvel échec, rien à faire, cette fois-là, il sent qu'il est pris pour un dragueur. Il part alors vagabonder de rues en rues sans plus se soucier des autres passants, s'arrêtant quelques fois pour admirer l'architecture de certains immeubles.

Paris est un labyrinthe céleste.

Déchiré entre deux cultures, Milanovitch a mis longtemps à trouver l'équilibre. L'inexistence d'une mère et la mort de son père survenue au mauvais moment — il n'est jamais temps de perdre un parent — n'avaient pas contribué non plus à sa stabilité psychique. Il s'était retrouvé orphelin, forcé de déménager dans une enceinte communautaire. Si les services sociaux l'avaient laissé dans le même appartement, il aurait su se débrouiller. Il avait eu du mal à comprendre pourquoi on ne l'avait pas laissé tranquille. En réponse, il s'était replié sur lui et avait refusé l'enseignement. Cet événement correspond à l'époque où il fumait beaucoup d'herbe. C'est par lui-même qu'il s'était finalement mis à lire, pour occuper son temps dans sa chambre, il avait brusquement découvert le plaisir de la connaissance. Il avait fait un bond hors de la caverne et ceux qui s'occupaient de lui s'en félicitèrent. Ils lui permirent d'obtenir des bourses, de passer le bac en candidat libre et de prendre son indépendance. L'université, c'était le Graal inespéré. Il n'y était pas prédestiné.

Cette journée, même si elle ne le menait à rien commençait à prendre sens à ses yeux. C'était rassurant pour lui d'errer sans ne devoir rien à personne. Avoir des amis, c'est se rendre dépendant des autres. Dans toute relation, il existe des rapports de force qui finissent par déstabiliser le point de départ de la rencontre. Dans la résidence universitaire où il avait vécu avant d'obtenir un studio privé, il s'était lié avec deux gars de son âge, avec lesquels il avait fait la bringue, mais depuis qu'il avait quitté la résidence universitaire, il ne les voyait plus, et ça ne lui manquait pas. On dit de certaines personnes qu'elles sont de nature solitaire, Milanovitch devait se l'avouer, quiconque aurait pu le classer dans cette colonne. Pourtant, ses rêves étaient pleins d'un monde fictif, il y avait toujours dans ses projections imaginaires une place pour autrui. Il n'était pas du genre à rêver de lui seul dans une montagne et il n'avait aucune envie de se livrer à une forme d'ascétisme. Il rêvait à des banquets homériques colorés, à la frontière de l'orgie, en compagnie des gens marquants qu'il avait croisés dans sa vie et dont les visages lui revenaient naturellement en mémoire.

Avec le recul, il arrivait à percevoir chez lui un côté obsessionnel, sans doute greffé à sa manière de s'arranger avec la solitude. Chaque période de sa vie était ponctuée d'une catégorie de lieu. Sa période bar du soir avait eu une fin. Comme la période square, et celle des jardins publics, et celle des grandes avenues. Oui. Pendant deux semaines voire un mois, il ne se baladait que dans un genre de lieu précis puis finalement, au gré du temps, il en changeait. Il avait eu une période télévision, aussi. En passant près d'une boutique un jour, un déclic l'avait poussé à claquer toutes ses économies pour se procurer une télé. Pendant deux mois, elle était restée allumée quasiment vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Et plus les émissions étaient débiles, plus il les appréciait.

Un soir, après être tombé sur un film érotique italien où il était question de sodomie et de philosophie dans le boudoir, il avait décidé, en regardant défiler le générique de fin, de débrancher sa télé et de la descendre immédiatement aux poubelles. Sa période télé s'était ainsi achevée.

Milanovitch n'avait pas une grande expérience de la sexualité. Il avait fait l'amour deux fois dans sa vie.

La première fois, à l'âge de treize ans dans les locaux de la protection de l'enfance avec une certaine Priscillia, la plus belle des filles qu'il n'ait jamais rencontrées. Robe blanche et cheveux bouclés noirs comme des vaguelettes désordonnées qui rappelaient les coiffes des nobles d'avant la révolution française... Elle était plus âgée que lui et vraisemblablement déjà expérimentée. Cet événement s'était déroulé comme dans un rêve inénarrable. Tout le long de l'étreinte, il était resté les yeux ronds, effarés, il s'était laissé guidé comme un animal domestique qui lève la patte quand on lui demande.

La seconde fois, il avait quelques années de plus, presque dix-huit, et cette fois-ci, sa partenaire était plus jeune que lui, elle venait d'avoir quinze ans, il se souvient d'un moment beaucoup moins magique où il avait profité de son statut de presqu'adulte pour prendre les commandes de sa conquête. Il n'en gardait pas un souvenir des plus tendres.

Par quel poison, la nostalgie s'empare subrepticement de nos âmes et projette des séquences des moments les plus inoubliables de nos vies, sans qu'on ait souhaité une seule seconde appuyer sur la touche « relecture » ?

Un coup d'œil jeté par hasard à travers les vitres d'un bar lui permit de remarquer, derrière le reflet du ciel et ses nuages mouvants, la présence d'une femme dont les boucles lui rappelèrent instantanément celles des cheveux de Priscillia, à la différence non négligeable, que ses cheveux n'étaient pas noirs mais moutarde comme les rayons d'un soleil d'été à son zénith.

La suite, vous la connaissez déjà, puisque cette chevelure n'est autre que celle de Sibylle, assise, en toute quiétude, les jambes croisées, le teint orangé, en train de lire le dernier tome du Seigneur des anneaux.

## CHAPITRE III

### Tam-Tam

Les rencontres se font selon un rite mystérieux, celui du hasard et de la nécessité.

Milanovitch est arrivé à l'heure au rendez-vous. Assis sur le bord de la fontaine, il grille quelques cigarettes, pensif, en balançant ses mégots n'importe où. Suspendu dans sa rêverie, il ne les voit pas arriver, peut-être parce qu'il n'attend qu'une seule personne et qu'elles sont deux.

Le premier regard échangé avec Maëly est décisif. Sibylle n'y porte aucune attention mais Maëly a soudain rougi, sans baisser les yeux au sol, elle s'est sentie absorbée par le regard de l'homme qui venait de leur dire « appelez-moi Milan, c'est plus simple... ».

Une histoire de fluide, sans doute.

Milanovitch leur propose de se rendre dans un bar anarchiste situé à la butte aux cailles. Ils prennent le bus. Un silence tout à fait sain s'interpose. Maëly et Milanovitch n'osent pas croiser de nouveau leurs regards de peur que ça fasse des étincelles qui n'échapperaient pas à Sibylle. Sibylle est souriante et fraîche, elle rayonne, tandis que Maëly et Milanovitch sont en train de s'enamourer invisiblement...

Le bar s'appelle La folie en tête. Il n'est pas très grand, et à cette heure-là, on peut encore trouver quelques places de libre sur des tabourets autour d'une table en bois rectangulaire. Des instruments issus des quatre coins du monde sont suspendus aux murs. La lumière est tamisée, l'ambiance chaleureuse, la bière coule à flot derrière un comptoir qui ne dépasse pas les trois mètres de longueur. La plupart des gens qui sont ici se connaissent bien, ce qui donne parfois l'impression de taper l'incruste dans une famille déjà soudée. Mais comme il s'agit d'un bar, personne ne peut vous empêcher d'y entrer.

La scène se compose de quelques planches, c'est un espace étroit où les groupes ne peuvent être composés de plus de trois musiciens... Ce jour-là, elle est bondée d'instruments de percussions. Les toilettes y sont juxtaposées.

L'ensemble ne mesure pas plus de quarante mètres carrés.

Ils font connaissance en se racontant leurs activités respectives. Rien d'original, ils restent sur le registre « faire connaissance autour d'un verre » classique. Elles s'exclament l'une et l'autre avec ironie quand Milanovitch leur confie son cursus universitaire.

Maëly - Holà, tu penses donc tu es !

Sibylle - Tout ce qu'il sait c'est qu'il ne sait rien !

Milanovitch - C'est clair, rien de rien, et j'ai l'impression que ça ne s'arrange pas au fil du temps...

Sortir de la solitude, c'est pour tout le monde une grande joie. Pouvoir parler, être écouté, qu'on s'intéresse à vous, qu'on vous dévisage quand vous prenez la parole. Quand vous n'êtes plus

seulement un passant parmi les autres. Quand vous cessez d'être transparent aux yeux des autres. Elles sont là avec lui, et ne comptent pas s'enfuir, c'est visible.

La salle se remplit au fur et à mesure. Il n'y a déjà plus moyen d'aller aux toilettes sans se frayer avec difficulté un chemin de traverse en clamant des pardons à chaque pas...

Au moment où Sibylle s'accroupit au-dessus du trou béant des chiottes turques, une pulsion lui monte à la tête. Une cadence de Djembé vient de s'élever par-dessus le brouhaha de la foule. Le Djembé qui résonnait jusqu'à maintenant tout seul se trouve accompagné par d'autres ; des cloches, des congas, et d'autres instruments de percussions dont je ne connais pas les noms. Le rythme l'agrippe au ventre, et s'insinue dans sa tête avec une seule exigence : qu'elle remue son corps. Un silence soudain, elle tire la chasse au moment exact où les percussions redémarrent. Une énergie primitive traverse soudain la pièce. Elle sort des toilettes. La salle entière bascule en mouvements sur le tempo des musiciens. Maëly la première, maintenant debout, trémousse son corps tandis que Milanovitch se contente de secouer les épaules et la tête. Le concert exerce son emprise sur tous les esprits. Maëly roule un pétard. Elle n'est pas la seule. Le parfum maître dans ce lieu, c'est celui du cannabis. Sibylle, dont le seul vice quotidien est de mâcher à longueur de temps des chewing-gums mentholés, ce soir-là, ne se prive pas de tirer quelques lattes d'herbe. Milanovitch a eu une période « shit », ça lui est passé mais ce soir-là, il termine le joint jusqu'au carton. En inspirant de l'air après chaque aspiration de fumée. C'est comme le vélo, ça ne s'oublie pas. Bières après bières, en rythme avec la musique, leurs esprits se mettent à penser comme une toupie s'enroule sur elle-même en oscillant de tous les côtés, pour finalement se stabiliser sur l'inclinaison d'un plan rectiligne qui lui permet de ne jamais cesser de tourner. On appelle ça l'adaptation, c'est une capacité propre à l'homme.

Maëly - Ça va ?

Milanovitch - Hein ?

Maëly - Je te demande si ça va ?

Milanovitch - Hum... Je crois que je vais aller prendre l'air, ça ne me fera pas de mal.

Sibylle - Ah ! Toi aussi.

Maëly - Et toi Sibylle, ça va ?

Sibylle - C'est excellent ! ...

Les musiciens sont maintenant torsos nus et font trembler les murs ; ça devient presque insupportable pour ceux qui ne sont pas tombés dedans quand ils étaient petits.

Milanovitch sort du bar, sans s'apercevoir tout de suite que Maëly l'a suivi. Quand il se relève d'une descente à genoux vers les limbes d'une réflexion sans queue ni tête, il sent quelqu'un lui saisir l'épaule.

Maëly - Ça va ?

Il pense d'abord à lui demander ironiquement si ce n'est pas une sale manie qu'elle a d'interroger les gens pour savoir s'ils vont bien, puis il se rabroue ; quelque chose de plus fort prend soudain le dessus.

Leur baiser est long, langoureux, romantique et voluptueux...

Elle a cette manière d'aller chercher le bout de sa langue le plus loin possible dans la bouche de l'autre. Il aime ça. Ils n'arrivent plus à s'arrêter, par peur du précipice qui les attend à la sortie...

Un ivrogne qui passe par là - Vous pouvez pas aller tirer votre coup ailleurs ! Pensez aux âmes seules !

Milanovitch - Ça ne te dit pas d'aller ailleurs ?

Maëilly - Je vais voir ce qu'en pense Sibylle. Attends-nous là !

Ce baiser agit sur Milanovitch comme une douche froide, il est persuadé que sans celui-ci, il aurait terminé avachi au milieu de la rue, bras et jambes en croix, étalé comme une étoile de mer desséchée. L'effet d'un pétard est assez terrifiant chez certaines personnes.

Il regarde Maëilly retourner dans le bar. Elle est un tantinet plus grande que lui. Ses cheveux noirs et raides tombent dans son dos. Elle est, tout comme lui, toute vêtue de noir. Il saisit un instant la finesse des lignes de son cul dans les contours de son jean, et admire les courbes de ses hanches arquées comme des croissants de lune.

Des voix de fées dans sa tête murmurent très rapidement et sans jamais cesser des mots inconnus et insensés. Il pourrait sautiller comme un enfant stupide à qui l'on vient d'offrir un Kinder surprise. Il reste figé sur place comme un sapin de Noël qui clignote près d'une cheminée. Les filles sortent de *La folie en tête* comme des cadeaux déballés. Ils décident ensemble de changer de quartier. Maëilly compte les emmener dans un bar où l'on danse au sous-sol. Sur la route du métro, Milanovitch fait mine de faire du Djembé, en gesticulant dans tous les sens. Tak ! Takapoum ! Dum ! Dum ! Tak ! Takapoum ! Dum ! Dum ! Ça fait rire les filles. Tous les trois titubent comme trois chiens égarés sur les trottoirs. Ils se mettent soudain à courir dans les escaliers du métro pour ne pas laisser partir celui qui vient d'entrer en gare.

Ce qu'il y a de bien dans les métros aériens, c'est qu'on peut coller son front aux vitres sans tomber dans le vide des tunnels, on regarde défiler les affiches publicitaires, les lampadaires, les croix des pharmacies, et tous les néons de la ville. Y'en a de toutes les couleurs, ça gigote. Et ça défile assez vite pour nous procurer un certain plaisir. C'est mieux que le taxi, et mieux que le grand huit, on se sent emporté au-dessus de la ville comme une étoile filante.

## CHAPITRE IV

### **La nuit, tous les chats sont défaits**

Au même moment..

Ailleurs. Une chambre d'appartement familial. Premier étage, au-dessus d'un restaurant vietnamien du treizième arrondissement. Vers Tolbiac.

Un bâton d'encens rouge, de trente centimètres de longueur et épais d'un demi-centimètre de rayon, planté sur le haut du crâne d'une statue dorée de bouddha aux membres démultipliés et croisés, exhale en nappes brunes et évanescentes l'âpre saveur d'un parfum d'opium.

Un homme est allongé sur un matelas posé à même le sol, il somnole. Il rêve éveillé : il est au volant d'un caddie dans une grande surface. Il cherche le rayon « cambriolage ». Il ne le trouve pas et interpelle une jeune fille en chemise blanche et minijupe verte perchée sur des patins à roulettes. Elle écoute sa question, le regarde longuement sans dire quoi que ce soit, le regard fixe, soudain ses yeux rougissent, elle tente de l'attraper par le col en gémissant, le visage exulcéré.

La fille - Baise-moi ! Baise-moi ! Baise-moi !

Il appuie sur l'accélérateur, traverse le mur du supermarché, et se retrouve au volant d'un jet ski en forme de guitare électrique. Un requin s'approche de lui, l'accélérateur toujours à fond, il tente d'échapper au monstre. L'instant d'après, le voilà accosté sur une île où siège une forteresse baroque. Le site semble en ruine, il se gratte le cou, il croit transpercer sa peau avec le bout de ses ongles. Le soleil est aussi éblouissant qu'un kaléidoscope. Les tours de la forteresse sont surplombées de toits en forme de seins dont les mamelons, dressés vers le ciel, sont rouges comme des plaies. Il marche sur un crapaud vert fluorescent, un bruit étourdissant résonne. Le sol est jonché d'algues qui remuent sous l'effet du vent.

Il se réveille en tremblant.

Une femme entre dans la chambre sans faire de bruit, elle s'approche de lui. C'est un courant d'air, comme une aura bleue transparente. Elle prend place à ses côtés et lui masse le dos. Ça le calme, il cesse de trembler.

La femme - Oui.

L'homme - Oui.

La femme - Je t'aime.

L'homme - Moi aussi.

Il se retourne, la dévisage longuement, comme pour approfondir ce qu'ils viennent de s'avouer. Et après s'être échangé un sourire, ils s'étreignent sauvagement, dans un baiser fiévreux.

L'homme - T'as fini ?

La femme - Tinoué me remplace. J'en ai marre. Dès qu'une table se libère, des gens entrent et c'est reparti, toujours le même cinéma.

L'homme se lève. Il est nu. Son corps est imposant. Il se dirige vers la salle de bain, les murs sont roses-saumons, il y a des fleurs séchées tout autour du lavabo, dispersées dans des vases noirs et oblongs.

Il s'observe longuement dans la glace, donne un léger coup de tête pour remettre sa mèche blonde en place, le reste de ses cheveux est châtain. Avec ses deux mains, il se tire la peau des joues, et fait rebondir celle de son menton. Il pénètre dans la cabine surélevée de la douche. Il saisit le pommeau, et s'arrose.

Elle est restée sur le lit. Elle soupire et bâille en même temps, toujours sans bruit. Elle se déshabille lentement, parsème ses vêtements un peu partout autour d'elle. Le bruit de la douche l'excite. Des perles blanches lui glissent le long des cuisses. Elle le rejoint. Le dos plaqué contre la froideur du carrelage, elle ne s'arrêtera de gémir qu'après coup.

Quand ils font l'amour, elle susurre son prénom à longueur de va et vient. Il s'appelle Sébastien mais elle ne dit que Séb.

Dans la rue, ils se tiennent par la main. Ils ont sur le dos des petits sacs en cuir avec plusieurs fermetures éclair. Il a dans son autre main un étui de contrebasse. Or, il n'est pas musicien. L'énorme valise est vide.

Quand elle rit, c'est un pépiement qui sort d'elle et s'étend à deux cents mètres à la ronde. De temps à autre, l'un d'entre eux serre la main de l'autre plus fortement. Ils se regardent en coin.

Pourquoi les gens qui s'aiment sont-ils toujours les mêmes ? Dixit la chanson, vraie question.

Dans la voiture, elle pose sa tête sur son épaule et ferme les yeux. Il fait attention à la route, garde une allure sous les limitations de vitesse, et freine seulement lorsque c'est nécessaire. D'autres klaxonnent.

Ils dépassent la gare Montparnasse et remontent vers le boulevard Pasteur. Ils trouvent une place sur le parking situé au beau milieu du boulevard, sous des arbres sombres et endoloris. C'est une Golf bleue marine.

Ils sont en face du bon immeuble. Elle prend la place du conducteur, et sans allumer la lumière ouvre son sac. Chacun s'empare d'un talkie-walkie.

Ils s'embrassent. Même s'ils sont sûrs de se revoir dans trente minutes, il reste toujours la possibilité d'une séparation inopinée. Et c'est pour cela qu'ils s'embrassent si passionnément.

Il sort de la voiture, la contourne jusqu'au coffre pour choper son étui de contrebasse, elle le regarde décamper mais quelques pas plus loin, il rebrousse chemin et revient dans la voiture. Il sort de la poche intérieure de son blouson un flacon de neige et la mini-cuillère qui va avec. Il s'en fout une dose dans chaque narine. Pas un grain ne tombe à côté. Il pioche encore une fois dans le tas et tend l'instrument à sa compagne, elle renifle aussi. Mais ce n'est pas systématique chez elle, s'il ne lui avait pas tendu la perche, elle n'aurait pas eu l'idée de la saisir.

Elle plaque l'arrière de son crâne contre le haut de la banquette et s'enfonce dans le dossier. Cette fois-ci c'est la bonne. Il est déjà reparti, sans claquer la portière. Elle le voit devant l'immeuble, il ne se retourne pas. Il tape le code, ouvre la porte et disparaît dans le hall, la lumière est maintenant allumée, elle aperçoit quelques plantes.

Quand il va ressortir, il n'aura plus qu'à mettre l'étui dans le coffre.

Le plan est cadré.

La femme ouvre la fenêtre en grand. Mais il fait frisquet dehors en fait, elle referme aussitôt, c'est automatique.

Au moment où il rentrera dans la caisse, elle enclenchera la cassette dans l'autoradio. Un de leur groupe préféré. Et comme si de rien n'était, elle appuiera doucement sur l'accélérateur, passera la seconde quelques mètres plus loin. Puis la troisième et se contentera d'une vitesse tranquille. Ils ne diront mot. L'explosion de joie n'aura lieu qu'une fois qu'ils seront rentrés au bercail, comme il dit, ne jamais vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué, ils débilleront le trésor une fois dans leur nid douillet. Là où la notion de temps n'a plus lieu d'être.

Il leur arrive parfois de rester une semaine, cloîtrés. Manger, faire l'amour, boire du thé. Ces jours-là, il ne sniffe pas. Et sa grand-mère leur apporte des plats asiatiques deux fois par jour. Elle cogne doucement à la porte, cinq coups. Ils savent que c'est elle. Chaque membre de la famille possède une manière distincte de frapper. Les cinq coups doux, c'est la grand-mère, avec un plat de nems ou des bols de riz nature, car le riz cantonais comme elle dit, c'est bon pour les touristes, avec sa petite voix aiguë.

Au palais de Jade, tout le monde aime bien Séb, il s'est fait adopter. On le surnomme le blondinet. Ils sont ensemble depuis trois ans. Un jour, il a osé lui demander son prénom pendant le service, et la façon dont elle lui avait répondu avait laissé apparaître un feu vert dans l'interstice de ses yeux légèrement bridés. Il avait eu le courage et le culot de la suivre dans ses appartements, à l'étage du dessus, dans les coulisses du restaurant. Des risques, il aime en prendre. Se mettre en danger, c'est son mode de vie, il ne sait pas fonctionner autrement.

Au début, elle avait eu peur de lui, elle ne l'avait pas laissé rentrer dans sa chambre, ils n'avaient pas fait l'amour. Ils avaient parlé deux bonnes heures dans le salon familial, et il était sorti par la porte arrière au moment où sa grand-mère et ses parents avaient terminé le service et se rapatriaient dans l'appartement.

Elle est jeune. Elle n'a que dix-neuf ans, soit dix-sept ans de moins que lui. Ses cheveux longs ondulent comme des algues. Des yeux noirs comme des perles, et des lèvres fines d'un rouge luisant, sur le visage et entre les cuisses.

Elle aime lire et sentir le corps de son homme contre le sien quand elle s'endort. Elle n'arrive plus à dormir confortablement quand il s'absente.

Elle est pressée qu'il ait terminé. La cocaïne fait son effet, elle joue avec son pied sur l'accélérateur et scrute le boulevard en le balayant sans cesse du regard.

Une voiture de police passe au ralenti. Elle la regarde défilier comme une menace silencieuse.

Elle n'est pas paralysée d'effroi, simplement crispée.

Pendant ce temps-là, l'homme, accroupi derrière une plante sous la cage d'escalier, a patienté bien sagement jusqu'à l'extinction des ampoules. C'est fait. Il s'approche de la porte, l'appartement est au rez-de-chaussée. Ce n'est pas la première fois qu'il vient là, il sait très bien à quel genre de serrures il va s'attaquer. Tous les outils nécessaires se trouvent dans l'étui de sa veste. Il est excité. Son trip à lui, ce serait de faire ça avec un Walkman, en écoutant du hard-rock. Mais c'est bien trop risqué. Il n'est pas inconscient du danger qu'il encourt, au contraire, c'est ce qui le pousse à agir ainsi. Il doit rester sur ses gardes, à l'écoute de son environnement.

Quand il l'a rencontrée, il a laissé tomber son boulot d'animateur au Club Med. Ça faisait déjà un bon moment que cette source de revenus le lourdaient ; les faux voyages, les touristes et tout le superficiel que ça engendre. C'était l'occasion ou jamais de changer de vie. Il a d'abord cherché à s'insérer. Mais il ne renvoyait jamais sa carte à temps à l'Agence Nationale Pour l'Emploi, ils l'ont radié. Le même soir, il a décidé de se lancer dans une carrière d'Arsène Lupin.

Le premier appartement, il se l'est fait en solo en passant par la fenêtre, c'était une villa dans une banlieue huppée. Il lui dit souvent que c'est le plus beau jour de sa vie. Ils se sont payé un voyage au Vietnam avec la récolte. Trois mois de bonheur intense. C'est la première fois que Lytchee voyait le pays de ses origines de ses propres yeux. Ils ont été accueillis comme des rois. Elle avait dix-sept ans. Il en avait le double. Séb était devenu l'homme de sa vie.

La porte ne résiste pas trop. Il n'entre pas tout de suite. Attend un moment, écoute le silence de l'escalier.

Il pousse la porte d'un petit coup sec. Elle se plaque sans bruit contre un mur ou un radiateur. Il appuie sur l'interrupteur, et à la vue de la décoration et des meubles, il ne parvient pas à refouler un vent de nostalgie. Il se souvient de l'appartement bourgeois dans lequel il a vécu pendant vingt ans à Versailles. Avec des plafonds hauts de cinq mètres, des glaces d'époque aux contours dorés sur lesquels des anges s'égosillent à tendre la corde de leurs arcs. Dans ce type d'appart, les fauteuils sont en cuir et les commodes datent de Louis XIV...

Le sol, c'est du parquet. Dans l'entrée, y'a un truc qu'on pourrait prendre pour un cendrier, mais pas du tout, c'est là qu'on entrepose les parapluies. Dans la cuisine, il y a une table en bois sur laquelle des fruits dorment dans une corbeille. On dirait une nature morte. Au fond du salon, il y a un bureau avec des stylos plumes fragiles et coûteux, Séb les fout dans sa poche, ça sent la cire plutôt que la cigarette, comme dans les salles d'attente des ophtalmologistes.

Les meubles chinois aux galbes parfaits, ils aiment ça aussi, les bourgeois. Sur les murs, il y a des tableaux qui ne veulent rien dire, une grande bibliothèque par ci, une chaîne hi-fi qui ne sert jamais par là. Il y a une chambre d'ami, super nickel, un soutien-gorge qui traîne, ça dénote mais Séb ne le relève pas. Dans la piaule des gosses, une mezzanine et des lits doubles avec des échelles en bois marron clair. Père et Mère ont toujours un grand lit deux places, avec un trou qui se creuse au fil des ans entre les deux matelas... Il le voit comme ça car ses parents ont fini par divorcer.

Dans leur chambre, la plus grande évidemment, siège une commode avec un miroir, ça c'est le coin de la maîtresse de maison, il nous intéresse particulièrement. Séb ouvre les tiroirs et glisse dans son sac tous les bijoux qu'il trouve là. Ça le fait jouir de les sentir vibrer entre ses doigts.

Il se dépêche. Il se magne...

Il faut qu'il aille vérifier dans la grande armoire si les chaussettes ne renferment pas quelques billets. Logiquement il ne devrait pas y en avoir. C'est plutôt une combine de grand-mère ça. Mais on ne sait jamais. La tirelire des gosses, aussi, faut pas l'oublier. Il y a parfois des gros cochons qui renferment la valeur d'un Pascal en pièces de dix balles.

Il se dépêche mais ne tremble pas. Il se contente de relever d'un coup de tête dans le vide sa longue mèche qui le gêne depuis toujours mais qu'il ne coupera jamais.

Tout marche comme sur des roulettes. Normal, il n'est pas trop risqué de cambrioler l'appartement d'un psychanalyste qui vous a dit jeudi qu'il partait en week-end pour quatre jours. *Ah ! Oui ! Vous avez raison, la Normandie, c'est sympa...*

L'étui de contrebasse est assez creux pour y mettre de gros objets, il y a la place pour le magnétoscope, la collection de disques compacts, et tout ce qui est ordinateur portable, téléphone sans fil, Game-Boy, Walkman et quelques beaux livres, spéciale dédicace pour son étudiante adorée qui est une lectrice émérite.

Tout marche comme sur des roulettes jusqu'au moment où le bip du talkie-walkie retentit.

Lui - Keskia Lytchee ?

Lytchee - Deux meufs et un type devant l'immeuble. Ils ont l'air raides. Une des meufs cherche la clé dans son sac.

Séb - C'est rien. J'ai fermé la porte, incognito.

Lytchee - T'es sûr que c'est pas de la famille ?

Séb - Impossible.

Lytchee - O.K. T'as bientôt fini.

Séb - J'arrive mon amour.

Lytchee - À toute...

## CHAPITRE V

### Cinq focales

Des bruits. Des gens entrent dans le hall. Séb ne s'inquiète pas tout de suite, brusquement sous ses yeux défile un chat noir. Il a les yeux jaunes, le regard perçant. Il ne hérissé pas les poils du dos en le voyant, il se carapate vers la porte d'entrée.

Bruits de clé.

Séb - Lytchee !

Lytchee - Oui.

Séb - Ils vont entrer. Sois prête à intervenir. Opération nettoyage !

Lytchee - Tu me prends pour Lara Croft ou quoi ?

Séb - Je t'aime.

Sibylle - Mes parents sont partis en Normandie. L'appart est à nous !

Milanovitch - Tu vis encore chez tes parents ?

Sibylle - Provisoirement.

Elle n'a pas vu ce qu'il s'est passé entre Maëly et Milanovitch devant La folie en tête. Elle perçoit une complicité entre eux mais ne s'en sent pas exclue. En les invitant chez elle, elle espère qu'ils vont vivre une expérience inédite, émoustillée par l'alcool et la fumette, elle veut maintenant de l'ivresse corporelle, de la chair à palper, l'ivresse des sens, mordre dans un fruit défendu.

Vivre un instant d'éternité.

Maëly et Milan ne se doutent de rien, ils titubent comme des quilles de bowling bousculées qui refusent de tomber. Avec en tête, une option amicale qui consiste à prolonger la nuit ensemble, à boire et fumer encore un peu, refaire le monde le cul dans un fauteuil...

Maëly - Alors qu'est-ce que tu fous ?

Sibylle - Attends, j'comprends pas, ces serrures de merde font chier !

Milanovitch - No stress !

Sibylle - Ah ! Ça y est !

Elle ferme les yeux en pensant à deux corps nus allongés à ses côtés, perdus dans une atmosphère planante, sensuelle et céleste, une bulle de bien-être et de liberté.

Elle tient absolument à vivre ça. En ouvrant les yeux, après avoir appuyé sur l'interrupteur, elle tombe nez à nez sur la malle débordante. Son rythme cardiaque s'accélère nettement...

Milanovitch - Holà ! C'est le bordel chez toi !

Maëilly - Chut...

Sibylle - Y'a quelqu'un ? demande Sibylle, d'un ton grave, par-dessus les battements lourds qui la frappent sous son sein gauche.

Milanovitch - J'hallucine ! C'est une blague !

Maëilly - Ta gueule.

Elle lui attrape le poignet ; ils ont tous les trois la peur au ventre.

Sibylle n'ose pas faire un pas de plus, et les deux autres obtempèrent dans son sens.

Parfois, on attend que la goutte tombe, mais elle reste suspendue au bord du robinet. On peut attendre longtemps comme ça. Paralysie du temps. Paralysie du plaisir ou de l'effroi.

Une voix féminine et jeune surgit de l'ombre du couloir.

Le silence est enfin rompu par un murmure impérieux et directif.

Lytchee - Avancez en silence !

Les visages se tournent et se braquent sur elle. Elle se campe devant eux, elle est cagoulée et tient entre ses mains gantées un pistolet. Il s'agit d'un calibre 22. La surprise a son effet. Un autre détail marquant, elle porte des Converse rouges et blanches.

Des pas à l'intérieur de l'appartement. Les regards se détournent aussitôt. Un homme qui porte lui aussi une cagoule se rapproche d'eux.

Séb - Dans le salon ! Allez ! Tous dans le salon !

L'homme tremble de tous ses membres, en secouant la tête ici et là. Sa voix nerveuse n'a rien de rassurant, elle est sèche et quelque chose dans la tessiture de ses cordes vocales indique qu'il est prêt à tout pour parvenir à ses fins.

Sibylle entre la première dans le salon. Les autres la suivent. Ils se savent ciblés.

Séb - Asseyez-vous sur le canapé !

Lytchee garde le flingue pointé vers eux, les bras tendus vers l'avant. Elle tient l'arme sans trembler.

Tous les trois sont morts de trouille. Ce qu'ils redoutent le plus, c'est le diamètre du canon pointé sur eux. Elle les vise tour à tour, il suffirait d'un clic...

Maëilly est assise au milieu, elle serre fort les poignets de Sibylle et Milanovitch. Elle ne les lâche pas.

C'est Maëilly la plus défoncée des trois. Elle a une espèce d'envie de gerber, au niveau de la glotte. C'est le mélange de l'alcool et du pétard. Son cerveau oscille entre le sol, le canapé et le plafond. Elle a le hoquet, ça va lui passer.

Lytchee - On se casse ?

Séb - Attends ! Je ferme la malle et on bouge !

Lytchee - O.K.

Sibylle regarde la jeune fille en pensant à la tête de ses parents quand ils vont rentrer. Elle sait qu'ils ne seront pas plus bouleversés que ça. Ils ont l'habitude de prendre les événements les plus emmerdants avec un positivisme déroutant. C'est de famille.

Milanovitch tente un regard apitoyé sur celle qui le braque. De longues algues noires dépassent de sa cagoule. Les trous laissent largement apparaître ses yeux bridés. Ça doit être une belle fille. Ses vêtements moulants dessinent les contours d'un corps de mannequin. Elle a des jambes et des hanches de félin. Sa grâce est troublante.

Maëilly aimerait retrouver son calme, se poser dans le fauteuil sans s'agripper à personne. Juste une cigarette, la fumer en cillant des yeux, retrouver ses esprits. Son hoquet ne passe pas. C'est le mélange de l'alcool et du pétard, à chaque fois, ça lui fait ça.

Lytchee se demande ce que fout Séb, on l'entend trifouiller dans le couloir de l'entrée. Elle n'a pas expressément noté que Milanovitch la guettait avec une attention particulière. Mais quand elle croise son regard appuyé, elle lui balance un sourire sardonique.

Elle est fière d'être garante de la situation. Existe-t-il un besoin de domination ?

Séb revient finalement dans la salle. Il se plante à quelques mètres d'eux. Il prend le temps d'observer le tableau. Son corps athlétique et sa cagoule lui donnent l'allure d'un colosse du genre Spider-Man. Il semble maintenant savourer l'instant. Il sait que l'opération est terminée. Il n'a pas l'intention de tuer qui que ce soit. Pourtant, quelque chose dans son regard indique qu'il aime le pouvoir que cette situation lui procure.

Séb - Déshabillez-vous !

Lytchee tourne brusquement le visage vers lui. Elle ne voit pas très bien où il veut en venir. Mais elle a confiance en lui et n'oserait jamais le contredire devant eux. Pour rien au monde elle ne lui ferait perdre sa crédibilité.

Elle reporte alors son regard sur les trois otages.

Lytchee - Vous avez entendu ce qu'il a dit ? Déshabillez-vous !

Sa voix claque plus sèchement qu'elle ne l'aurait voulu.

Sibylle se lève la première.

Milanovitch - Si je comprends bien on n'a pas le choix ? demande-t-il d'une voix blanche.

Séb - C'est bien, tu comprends vite. Tâche de ne pas trop faire l'intéressant.

Maëilly réalise seulement ce qu'on leur demande. L'alcool la retarde de quelques secondes sur le reste du monde. Elle pose lentement sa main sur le haut de sa chemise. Hallucinée de devoir se déboutonner...

Sibylle est déjà en culotte. Séb ne la quitte plus des yeux. Il n'est pas habitué à des formes aussi rondes et paisibles. Quelque chose chez elle lui donne envie de ralentir. Avec Lytchee, tout est plus nerveux, plus électrique. Là, il découvre une autre féminité, plus calme, molle, presque rassurante. Et cette pensée le trouble immédiatement.

Quand Sibylle retire son tee-shirt, Séb comprend enfin à qui appartient le soutien-gorge qu'il a croisé par inadvertance en faisant le tour des chambres.

Milanovitch est quasiment nu à son tour, en caleçon. Les mains posées sur les hanches, la tête légèrement inclinée. Il attend la suite. Il essaie de rester calme mais sent son ventre se contracter. Il imagine le pire et lutte intérieurement pour ne pas perdre pied. Des larmes commencent à lui glisser le long des joues. *Pas de panique. Pas de panique...*

Maëilly retire ses vêtements lentement. Elle fait comme elle peut. Elle a très chaud. Ses yeux restent rivés au sol. Sa gorge se soulève parfois sous l'effet de petits hoquets nerveux. Ses cheveux tombent sur ses épaules et dessinent sur son visage blanc des rayures de zèbre. Par endroits, quelques reflets bleus subsistent encore de sa dernière couche de henné. Elle regarde timidement Lytchee et Séb de temps à autre en s'interrogeant sur leurs intentions.

Lytchee – Retirez vos sous-vêtements aussi !

Séb se rapproche d'elle pour lui murmurer quelque chose à l'oreille.

Les trois victimes s'exécutent.

Lytchee n'a jamais connu d'autre pénis que celui de Seb. Elle trouve celui de Milan impressionnant. L'idée d'aller le caresser lui traverse l'esprit. Elle détourne son regard vers la jeune fille ronde et devine sur ses cuisses les traces encore fraîches de son excitation.

Les voilà tous les trois nus sous les yeux des cambrioleurs. Ils attendent debout. Seb sourit, les trous dans sa cagoule laissent deviner son sourire. Il jette un regard succinct débordant de concupiscence sur Lytchee. Il balaie maintenant du regard leurs otages, sous tous les angles, tous les contours. Il ne sourit plus. Il cherche une suite sérieuse au scénario.

Sibylle ne sait pas trop où mettre ses mains, par réflexe et coutume, elle croise les bras et ses mains, en guise de boucliers sur sa généreuse poitrine, laissant sa touffe dorée offerte à tout le monde.

Milanovitch se retient de bondir sur eux. Il sait bien qu'une balle, ça part vite.

Maëilly s'est tournée vers ses deux compères, la tête penchée, elle joue avec le bout de ses cheveux comme on chiffonne une boule de papier. Sibylle et Milan voient bien qu'elle est sur le point d'exploser de rire. Ils jugent que cela doit être nerveux. Elle n'a plus le hoquet.

Seb - Bon, il serait agréable qu'une des deux demoiselles ici présentes veuille bien donner du plaisir à cet homme. Il semble avoir perdu la notion du plaisir. Vous ne voyez pas : il a peur, ce n'est pas correct. Ayez la gentillesse de lui rappeler pourquoi nous sommes sur terre, c'est à cette seule condition que ma compagne et moi-même quitterons les lieux.

À la plus ou moins grande surprise de tous, restés les yeux ébahis, Seb attend maintenant qu'on lui obéisse. Lytchee le dévisage. C'est son homme, mais elle a du mal à accepter qu'il ait pu sortir

une pareille demande, ce n'est pas dans son logiciel habituel. Elle ne le reconnaît plus. Elle cherche en vain un intérêt à la chose. Elle aimerait lui dire « allez Seb ! Arrête tes conneries, maintenant on se casse ! » mais une autre partie d'elle veut profiter du spectacle. Elle prend ça comme une sorte de cadeau de la part de son homme. Une scène irréaliste dont elle devient malgré elle spectatrice. Peut-on refuser un cadeau de la part de celui qu'on aime le plus au monde, même si on trouve le cadeau un peu déplacé ?

Sibylle pense « Putain de pervers ! »

Milanovitch - Hein ?

Maëly - Tout va bien ! T'inquiète...

À peine a-t-elle terminé sa phrase qu'elle s'agenouille au pied de Milanovitch.

Séb acquiesce et observe sa Lytchee regarder la scène, le flingue toujours braqué vers eux.

Sibylle hausse les sourcils et déglutit. Elle qui fantasmait dix minutes avant, trouve ça malaisant.

Maëly s'était fait tatouer sur l'épaule droite une femme-papillon. C'est un tatouage de qualité aux traits fins. Un style calligraphique médiéval. Tout le monde pose ses yeux au même moment sur ce personnage mystique.

Elle a saisi dans sa main le sexe de Milanovitch et tente maladroitement de lui donner du plaisir. Il ne sait plus où se mettre, il rougit et ferme les yeux mais il sent bien que l'excitation n'est pas là. Pour elle aussi, malgré toute sa volonté, l'action reste complexe à assumer. Comment lâcher-prise dans ce contexte ?

Séb semble content de lui.

Maëly s'efforce encore d'animer son désir, mais le sexe de Milanovitch reste mou. Ses efforts sont vains. Séb s'approche d'elle. Il passe lentement une main autour de son cou.

Lytchee ne quitte pas la scène des yeux, prête à lever le gun et à tirer s'il le faut.

Sentant monter la tension, Maëly accélère légèrement ses mouvements. Elle ne veut pas que l'homme la contraigne. Elle prend conscience qu'en d'autres circonstances, les choses auraient pu se dérouler autrement. Elle s'était projetée dans cette proximité avec Milanovitch quelques heures plus tôt en l'embrassant devant la folie en tête, mais pas dans ce contexte. Alors, Elle imagine qu'ils ne sont que tous les deux, et se charge d'oublier les regards posés sur elle.

Sibylle se déplace pour aller se plaquer dos à dos contre Milanovitch. Ce simple contact l'apaise. Lytchee et Séb l'ont laissé faire.

Milanovitch respire difficilement. Il ne sait plus très bien où regarder ni quoi ressentir. La peur, la honte et l'absurde se mélangent dans sa tête. Sibylle se retourne et pose maintenant quelques baisers furtifs sur ses épaules. Elle agit ainsi comme pour rendre la scène moins violente qu'elle ne l'est réellement et pour venir les soutenir.

Lytchee observe la scène avec une attention consternée. Pas sûre d'apprécier le cadeau...

Le silence dans la pièce est étrange. Personne ne semble réellement savoir comment sortir de cette situation.

En terre inconnue, Sibylle plante ses ongles dans la peau humide de Milanovitch sans penser qu'elle pourrait lui faire mal. L'imaginaire nous procure parfois des sensations plus puissantes que la réalité elle-même, mais cette fois-ci, elle ressent l'inverse. Elle sent monter en elle une véritable excitation. Ce qu'elle avait imaginée en les amenant chez elle ne lui aurait pas procuré le dixième de plaisir que ce qu'elle est en train de ressentir en posant ses lèvres sur le dos de Milanovitch. Et personne ne lui demande d'arrêter, elle commence à glisser ses mains autour de ses hanches, son idée est de venir en aide à Maëly...

Milanovitch - Ils sont partis.

Maëly relève la tête et ouvre les yeux. Milanovitch la regarde. Ils échangent ce regard silencieux que certains couples connaissent déjà sans encore se l'avouer. Quelque chose de fragile, de grave et d'incompréhensible à la fois. Puis Maëly se lève et se laisse tomber dans le canapé, épuisée.

Sibylle retire immédiatement ses mains.

Ils ne sont plus que trois dans la pièce, en effet.

## CHAPITRE VI

### Aparté

Sibylle - Il te reste des cigarettes, Milan ?

Milanovitch garde les yeux fixés sur le sol. Il répond sans relever la tête.

Milanovitch - Ouais.

Maëly s'est laissée glisser dans le canapé, puis elle s'est étendue tout du long. Elle regarde tour à tour Sibylle et Milanovitch comme si elle les découvrait autrement.

Sibylle - Faut ouvrir les fenêtres alors si vous fumez parce qu'ici, ils sont carrément antitabac !

Milanovitch esquisse enfin un léger sourire nerveux et ouvre les fenêtres du salon. L'air frais de la nuit pénètre dans l'appartement. Personne ne parle pendant quelques secondes.

Milanovitch - C'est pour rouler un joint j'espère ?

Maëly passe une main dans ses cheveux encore en bataille.

Sibylle - Ouais...

Un silence. Les trois échangent un regard étrange. Quelque chose s'est déplacé entre eux. Ils le sentent, mais aucun ne semble capable de mettre des mots dessus.

Sibylle va chercher des bougies dans un coin perdu de la cuisine.

Ils en éparpillent un peu partout, sur un chandelier doré à trois branches, comme le bout d'une fourche satanique, puis dans des cendriers, et dans quelques bouteilles de bières et de vin qu'ils consomment au fil des heures, en grignotant ce qu'ils trouvent en réserve dans le frigo et les placards.

Sibylle cherche de l'encens mais n'en trouve pas.

Aucun d'entre eux n'a encore jugé utile de se rhabiller immédiatement, ce n'est qu'après avoir fait tourner le joint qu'ils se rhabillent tour à tour.

L'amour à trois. Peut-être une autre fois. Pour l'heure, il y a comme une nécessité de ne pas revenir sur l'événement et de se parler le plus amicalement possible.

Après avoir remis en ordre le capharnaüm qu'ils ont foutu dans le salon et la cuisine, ils partagent un thé vert à la menthe.

Ils redoutent la solitude quand ils vont devoir repartir chacun de leur côté. Sibylle leur propose de rester dormir là.

## CHAPITRE VII

### Quoi de neuf docteur ?

*Deux mois plus tard...*

Les habitudes s'installent sans qu'aucun d'entre eux ne sache vraiment comment les définir.

Ils se voient souvent. Chez eux, chez Sibylle seulement quand ses parents s'absentent, parfois dans des bars, parfois au cinéma, parfois simplement pour marcher des heures dans Paris sans objectif prédéfini, ils trouvent toujours une exposition ou un musée à visiter. Ils passent certaines nuits ensemble, d'autres séparément, en solo, à deux, à trois. Personne ne pose de règles. Personne ne demande réellement ce que les autres ressentent. Pourtant, quelque chose les relie désormais avec évidence.

La complicité ne s'effrite pas. Au contraire. Maëly et Sibylle se rapprochent autant que Milanovitch se rapproche d'elles. Certains après-midis ressemblent à des parenthèses suspendues. D'autres à des lendemains de fête qui ne veulent jamais finir. Le triangle coule de source.

Milanovitch a parfois l'impression de vivre dans un film qu'il regarderait de l'extérieur. Lui qui a longtemps vécu seul découvre soudain une présence continue autour de lui. Des messages. Des regards. Des rendez-vous improvisés. Une place réservée dans certaines nuits.

Jusqu'à cet extérieur nuit. Rue Saint-Denis. Milanovitch arrive surexcité devant la pizzeria Pino.

Milanovitch - Hé ! Vous n'allez pas me croire !

Sibylle et Maëly échangent un regard amusé.

Maëly - Quoi ?

Sibylle - Raconte !

Milanovitch - J'ai retrouvé la fille.

Le sourire des deux jeunes femmes disparaît légèrement.

Milanovitch - La voleuse.

Un silence.

Les passants continuent de circuler autour d'eux sans leur prêter attention. En marchant côte à côte sous les néons rouges et bleus de la rue Saint-Denis, ils ressemblent presque à n'importe quel trio d'amis. Presque seulement.

Sibylle - Comment t'es sûr que c'est elle ?

Milanovitch - Je reconnaîtrais son regard entre mille, et pour dire vrai, elle portait les mêmes Converses, c'est d'abord ça qui m'a fait la suivre et l'observer longuement, j'en suis sûr c'est elle ! Mêmes gestes, même silhouette, et ses yeux bridés bien sûr, puis j'ai reconnu sa démarche, et sa façon de camper ses pieds au sol et d'attendre.

Ils décident d'aller s'asseoir dans un bar.

Champ large.

Chacun sent qu'une porte vient de se rouvrir.

Milanovitch - Elle étudie dans la même fac que moi. Je l'ai suivie discrètement toute la journée pour être sûr que c'était bien elle. J'attendais toujours que ce soit le dernier cours, mais elle avait toujours autre chose après. J'ai passé ma journée à tourner autour d'elle comme un détective débile.

Maëilly - Ouais, mais quel intérêt ?

Sibylle - Laisse-le parler !

Milanovitch - Bien... résultat, je sais où elle crèche.

Maëilly - Où ça ?

Milanovitch - Au-dessus d'un restaurant dans le treizième. Le Palais de Jade. Au début, j'ai cru qu'elle était entrée là-dedans juste pour bouffer. Mais au bout d'une demi-heure, je me suis approché de la fenêtre et j'ai bien vu qu'il n'y avait pas de client solo, uniquement des tables occupées par des duos, ou des groupes de gens et aucune trace d'elle. Conclusion : le resto, c'est chez elle.

Sibylle - Et alors ? T'es amoureux ?

Milanovitch baisse les yeux quelques secondes avant de sourire nerveusement.

Milanovitch - Non... Mais j'ai envie d'y retourner. D'essayer de la cerner.

Maëilly - Comprendre quoi ? Elle nous a braqué avec un flingue, elle et son connard de mec ont pris un malin plaisir à nous humilier.

Un silence tombe sur la table.

Les néons rouges et bleus du bar découpent leurs visages par fragments.

Milanovitch - Je sais bien...

Maëilly - Non, justement, je crois pas que tu réalises vraiment. On aurait pu tomber sur des malades. Ça aurait pu finir autrement. Je n'ai plus envie d'avoir à faire à eux.

Sibylle observe Milanovitch sans intervenir. Elle sent bien qu'une partie de lui reste bloquée sur le traumatisme de cette nuit-là. Elle sait que ça n'a été évident pour personne, et penser comme ça reste un euphémisme.

Sibylle - Tu veux nous venger ?

Milanovitch - J'ai pas dit ça.

Maëlle - Alors pourquoi tu tiens tellement à les retrouver ?

Il hésite. Autour d'eux, le bar continue de vivre normalement. Des verres s'entrechoquent. Quelqu'un rit au fond de la salle. Une chanson américaine passe faiblement derrière les conversations.

Milanovitch - J'en sais rien.

Maëlle - Moi j'ai surtout l'impression qu'on romantise un truc qui aurait pu nous détruire.

Sibylle - Tu comptes faire quoi alors ?

Milanovitch - Je ne sais pas trop, faut qu'on y réfléchisse ensemble... Histoire de rigoler à notre tour.

L'idée ne déplaît pas totalement à Sibylle. Elle imagine un coup monté où ils mettraient l'un l'autre du temps à comprendre qu'on les observe à leur tour dans leur vérité nue...

Maëlle - Il faut vraiment réfléchir à ça ce soir ?

Milanovitch - Oui.

Maëlle regarde tour à tour Sibylle et Milanovitch. Elle sent leur impatience.

Maëlle - On peut aussi laisser mûrir avant de faire n'importe quoi...

Milanovitch se renverse contre le dossier de la banquette. Ses yeux brillent légèrement sous les néons du bar. Plus tard dans la soirée, Maëlle et Milanovitch prennent de l'ecstasy. Sibylle préfère se limiter à quelques verres. La musique devient de plus en plus forte autour d'eux. Les conversations des uns et des autres paraissent lointaines.

Maëlle finit par lui tendre ses clés.

Maëlle - Va dormir chez moi si tu veux. On te rejoint plus tard.

Sibylle acquiesce sans discuter.

La boîte continue de vibrer autour de Maëlle et Milanovitch. Lumières stroboscopiques. Corps qui se croisent. Basses qui remontent dans la poitrine. Milanovitch danse les yeux fermés.

Milanovitch - J'ai envie de danser comme un robot ce soir...

Maëlle éclate de rire. Ils dansent longtemps sans parler, presque épaule contre épaule, absorbés par la musique et la fatigue nerveuse accumulée depuis des semaines.

Quand ils rejoignent finalement Sibylle chez Maëlle, ils la trouvent assise au sol contre le lit. Elle ne relève la tête qu'un instant. Ses yeux sont rouges. Son visage vidé. Elle pleure en silence depuis longtemps déjà. Ni Maëlle ni Milanovitch ne trouvent immédiatement quoi dire. Ils restent un moment immobiles à l'observer sans savoir quoi faire. Voir Sibylle dans cet état produit chez eux un malaise inhabituel. Jusqu'ici, elle semblait toujours capable d'absorber les événements avec une forme de douceur ou de distance rêveuse. Là, quelque chose a cédé.

Maëilly s'accroupit lentement près d'elle.

Maëilly - Hé...

Sibylle essuie maladroitement ses joues du revers de sa manche mais les larmes continuent de couler.

Milanovitch - Qu'est-ce qu'il y a ?

Elle secoue la tête sans répondre immédiatement.

Le silence revient.

Dehors, quelques voitures passent encore dans la rue. On entend un scooter accélérer au loin avant que le bruit disparaisse derrière les immeubles. Sibylle finit par parler d'une voix faible.

Sibylle - Je suis enceinte.

Personne ne cherche à nier ce qu'elle vient de dire. Les effets de l'ecstasy redescendent brutalement chez Maëilly et Milanovitch. Leur euphorie se désagrège d'un coup, comme un décor de fête qu'on démonte en pleine nuit.

Milanovitch s'assoit finalement près de Sibylle contre le lit.

Milanovitch - Tu...

Sibylle - Ne dites rien s'il vous plaît. La décision m'appartient.

Pendant quelques secondes, ils restent simplement là tous les trois, silencieux, fatigués, incapables de savoir exactement ce qui les unit désormais.

Cette nuit-là, ils ne font pas l'amour mais ne dorment presque pas.

## CHAPITRE VIII

### L'aspirateur

Maëilly a toujours détesté les hôpitaux. Les secrétaires à l'accueil ne sont pas toujours aimables. Pas de chance encore cette fois-ci. La secrétaire semble absorbée par sa paperasse et ne relève les yeux qu'au bout de longues minutes. Ça dure bien dix minutes. Elle remplit des formulaires, coche des cases, consulte un écran, puis finit par lever la tête et les yeux en faisant un petit mouvement de nuque.

L'hôtesse - Bonjour mademoiselle, vous désirez ?

Maëilly - Euh... vous pouvez m'indiquer la chambre de Sibylle Anns ?

Maëilly reste courtoise même si son émotion voudrait la pousser à lui faire un doigt... Elle garde en tête qu'elle est là pour rendre visite à Sibylle, pas pour faire la révolution.

Elle s'arrête un instant devant la porte et saisit la poignée. Une partie d'elle redoute d'ouvrir. Depuis qu'elle a appris la nouvelle, elle dort mal. L'événement tourne en boucle dans sa tête. Elle ignore dans quel état elle va trouver Sibylle. Connaissant sa capacité affolante à trouver du positif là où elle ne voit que du noir, elle espère découvrir un sourire. Elle frappe. La voix familière de Sibylle l'invite à entrer. Une étreinte est la bienvenue. Pendant quelques secondes, aucune des deux ne trouve quoi dire.

Maëilly - Ça n'a pas été trop dur ?

Sibylle - Non.

Elles discutent un moment, et comme convenu avec Milanovitch, elle lui passe un appel.

Milanovitch - Allô Sibylle !

Sibylle - Oui. C'est moi.

Milanovitch - Tu vas bien ?

Sibylle - Et toi ?

Milanovitch - Retourne pas la question, c'est à toi de me dire ça !

Sibylle - C'est bon, il est à la poubelle !

Milanovitch - Tu sais, je m'en serais vraiment occupé.

Sibylle - Ben, c'est bien, mais pas moi. Merci Milan. Je saurai maintenant pour la prochaine fois.

Milanovitch - Ouais, bon j'te laisse, j'ai plein de trucs à faire, gros bisous partout, repose-toi bien, hé ! Hô ! positive vibration... hein ?

Sibylle - Et au fait ! Milan !

Milanovitch - Oui.

Sibylle - C'est quoi tous les trucs que tu dois faire ?

Milanovitch - J'ai plein de photos à développer, je suis impatient de voir ce que ça donne.

Sibylle - Milan !

Milanovitch - Oui.

Sibylle - On t'aime.

Milanovitch - Moi aussi je vous aime.

Après le départ de Maëly, la chambre retrouve immédiatement son calme.

Elle regarde par la fenêtre. Paris continue sans elle. Ce n'est pas le vide qu'elle ressent. Plutôt une fin : une page tournée avant même d'avoir été lue. Les paroles de Milan continuent pourtant de résonner dans sa tête. Elle songe qu'elle est tombée amoureuse de deux personnes à la fois, et non d'une personne puis d'une autre. Ce n'est pas Maëly d'un côté et Milanovitch de l'autre qui lui manqueraient le plus si tout cela devait disparaître, mais ce qu'ils forment ensemble. Une sorte d'équilibre fragile dont chacun occupe une place indispensable. Cette idée lui paraît belle autant qu'inquiétante. Depuis plusieurs semaines, elle a le sentiment de vivre quelque chose qui n'entre dans aucune case. Peut-être est-ce pour cela qu'elle s'y est autant attachée. Elle pose quelques secondes sa main sur son ventre, puis la retire presque aussitôt. Ce qui vient d'arriver lui semble encore irréel. Elle se sent lasse, vidée d'une énergie qu'elle ne soupçonnait pas posséder, mais aussi plus légère. Comme après une longue fièvre. Il lui faudra du temps pour comprendre ce qu'elle perd réellement aujourd'hui et ce qu'elle laisse derrière elle. Elle se promet simplement de ne pas transformer cette histoire en regret.

En regardant la nuit tomber derrière la fenêtre de l'hôpital, elle se dit qu'elle a besoin d'un renouveau. L'avenir lui paraît flou, mais il existe encore. C'est peut-être la seule certitude qui compte. Cette pensée l'apaise enfin.

Elle ferme les yeux. Pour la première fois depuis plusieurs jours, elle s'endort.

## CHAPITRE IX

### La chaleur engendre des fuites dans les idées

À la sortie de l'hôpital, Maëilly chausse ses lunettes noires. Le printemps est revenu. Elle marche sans destination précise, simplement heureuse de sentir l'air frais sur sa peau. Les vitrines défilent, les terrasses se remplissent, Paris retrouve peu à peu sa légèreté. Talons aiguilles, sac de cuir rouge, elle avance d'un pas souple au milieu du mouvement général. Depuis quelque temps, elle a le sentiment de reprendre possession d'elle-même.

Quelques semaines plus tôt, elle a démissionné. La décision lui est venue un matin au réveil et n'a plus quitté son esprit. Elle a essayé de la repousser, de la raisonner, puis a fini par comprendre qu'elle n'en avait aucune envie. Elle étouffait. Son travail lui donnait le sentiment de s'éloigner chaque jour un peu plus de ce qu'elle voulait être.

Le théâtre aussi a perdu de son importance. Depuis plusieurs mois, toute la troupe s'est dispersée sans vraiment se l'avouer. Les répétitions se sont espacées. Les projets également.

Maëilly est revenue à la peinture. Une toile par semaine. Elle avait abandonné les pinceaux à la suite d'une crise de confiance dont elle ne parvient même plus à se rappeler l'origine exacte. Aujourd'hui, cela lui paraît presque absurde. La plupart de ses anciennes toiles dorment encore dans l'atelier de son beau-père à Marseille. D'autres sont accrochées chez des amis d'enfance. Elles ont continué d'exister sans elle.

En rentrant chez elle, une image s'impose déjà dans son esprit. Elle ignore encore ce qu'elle en fera exactement, mais elle sait qu'elle peindra quelque chose en rapport avec ce que vient de traverser Sibylle. Non pas un événement. Plutôt une absence. Une possibilité disparue avant d'avoir pris forme.

Depuis plusieurs mois, Milanovitch déserte peu à peu les bancs de la faculté. Depuis sa rencontre avec les filles, quelque chose a changé dans sa manière d'envisager l'avenir. Il passe désormais le plus clair de son temps derrière un appareil photo. Son studio s'est transformé en chambre noire. Les murs sentent les produits de développement. Des tirages sèchent un peu partout.

La photographie lui a révélé quelque chose qu'il ignorait encore sur lui-même. Pour déclencher son appareil, il utilise sa main droite d'une manière qui n'appartient qu'à lui : la base de son pouce amputé. Au début, il y voyait une contrainte ; aujourd'hui, c'est devenu sa signature. Longtemps, il a eu l'impression qu'il lui manquait quelque chose. Désormais, il découvre qu'il est possible de construire à partir de ce manque.

Ses murs se couvrent peu à peu de photographies. Des façades, des cafés, des stations de métro, des passants saisis à la volée. Maëilly et Sibylle apparaissent souvent sur les tirages. Elles aiment se moquer de lui en prétendant qu'il finira par transformer son appartement en commissariat de police.

Pourtant, une autre silhouette revient plus souvent que les autres.

Une jeune femme asiatique. Parfois de dos, parfois de profil, parfois réduite à une ombre au bout d'un trottoir. Sur certains clichés, on distingue à peine son visage. Sur d'autres, seules ses baskets attirent l'œil.

Milanovitch prétend qu'il s'agit d'un simple sujet photographique. Une présence qui l'intéresse visuellement. Une démarche. Une façon d'occuper l'espace.

Il n'en parle presque jamais aux filles mais il lui arrive de passer des heures à attendre sa sortie de cours ou la fermeture du *Palais de Jade*. Il la suit à distance raisonnable. Il apprend ses habitudes. Les rues qu'elle emprunte. Il accumule les clichés comme d'autres remplissent des carnets. Sans vraiment chercher à savoir ce qu'il espère trouver. Sans se demander pourquoi il n'arrive toujours pas à tourner la page, pourquoi cette nuit-là continue de revenir avec une telle précision et autant d'insistance.

Paris est une belle ville. Ils en conviennent tous les trois. Pourtant, comme beaucoup de grandes villes, elle finit parfois par donner le sentiment de tourner sur elle-même. Les semaines passent. Les habitudes s'installent. Les mêmes rues, les mêmes cafés, les mêmes conversations. Après ce qu'ils viennent de traverser, aucun d'eux ne ressent vraiment l'envie de rester immobile. L'idée de partir quelques jours s'impose progressivement.

Maëilly n'a pas revu ses parents depuis longtemps. L'occasion paraît idéale. Ils prennent la route au début de l'été. Arrivée à Marseille, Maëilly retrouve quelque chose d'elle-même. Des souvenirs d'enfance. Des odeurs. Une lumière différente. Elle parle davantage. Rit davantage. Sibylle la regarde retrouver naturellement sa place dans un décor qui l'a vue grandir.

Ses parents les accueillent avec une chaleur qui surprend immédiatement Sibylle et Milanovitch. La mère de Maëilly parle beaucoup, passe sans transition d'un sujet à l'autre et semble incapable de laisser un silence s'installer durablement. Son beau-père est plus discret. Il passe une bonne partie de son temps dans son atelier, au milieu des toiles, des pinceaux et de l'odeur persistante de térébenthine.

En redécouvrant ses anciennes peintures alignées contre les murs, Maëilly éprouve un sentiment étrange. Certaines lui paraissent avoir été réalisées par une autre personne. D'autres lui donnent immédiatement envie de reprendre les pinceaux. Son beau-père ne formule aucun commentaire. Il se contente de lui désigner un coin vide dans l'atelier.

— Si tu veux t'y remettre, il reste de la place.

Milanovitch, lui, photographie tout. Les stations-service, les aires d'autoroute, les paysages entrevus derrière les vitres. Il ne sort presque jamais sans son appareil. Depuis plusieurs semaines, son existence semble s'organiser davantage autour des images qu'il capte avec son appareil que celles de la vraie vie.

Même à distance de la capitale, il ne parvient pas à sortir l'asiatique aux Converse rouges de sa tête. Elle occupe désormais une place importante dans cette masse d'images. À force de la suivre, il a fini par remarquer certains détails. Elle passe un temps étonnamment long dans les

cabines téléphoniques. Souvent plusieurs fois par semaine. Parfois plusieurs fois dans la même journée. Il lui arrive d'attendre à l'extérieur pendant de longues minutes avant de la voir ressortir. Milanovitch n'a jamais réussi à entendre la moindre conversation. Il se contente d'observer.

Peut-être appelle-t-elle l'autre ? Sans doute, il y mettrait le reste de sa main à couper...

Le pervers à la cagoule.

Malgré des semaines de patience, aucune trace de son complice n'est réapparue. Cette absence finit parfois par lui sembler plus étrange encore que sa présence.

Au cours de cette parenthèse marseillaise, Milanovitch admet pourtant une chose : s'il continue à suivre Lytchee avec autant d'obstination, ce n'est plus seulement pour elle. Depuis longtemps déjà, une partie de lui attend que l'autre réapparaisse. Il ignore encore ce qu'il ferait alors. Il sait simplement qu'il veut les revoir ensemble.

Le séjour à Marseille agit différemment sur chacun d'eux. Maëilly et Sibylle sont à mille lieues de repenser à cette fâcheuse soirée. L'assurance des parents de Sibylle a remboursé les objets volés et l'affaire semble désormais appartenir au passé.

Maëilly retrouve des repères qu'elle croyait avoir laissés derrière elle. En revoyant sa mère, elle mesure le chemin parcouru. Elle a grandi au milieu des histoires d'amour inachevées, des départs et des retours, sans jamais vraiment connaître la stabilité d'une famille traditionnelle. Longtemps, elle a cru que cela l'avait rendue plus libre. Aujourd'hui, elle se demande parfois si cela ne l'a pas simplement habituée à l'idée que tout finit par disparaître. Elle s'est toujours refusée à s'attacher aux figures paternelles de substitution, mais celui-ci, elle hésite parfois à le considérer comme un père. Elle redoute qu'un jour, comme les autres, il s'en aille.

Sibylle, de son côté, se montre plus silencieuse. Elle ne regrette pas sa décision. Du moins, c'est ce qu'elle se répète pour s'en convaincre. Pourtant, quelque chose a changé. Ce n'est pas de la culpabilité. Plutôt la sensation étrange d'avoir refermé une porte sans avoir eu le temps de regarder ce qui se trouvait derrière. En observant Maëilly retrouver sa famille, elle s'interroge parfois sur ce qui aurait pu être et qui ne sera jamais.

Ces pensées ne durent jamais très longtemps. La lumière de Marseille, les repas qui s'éternisent et les discussions sans importance finissent toujours par les emporter ailleurs.

La dernière nuit.

Fenêtres ouvertes malgré les moustiques attirés par les lampes du jardin. Une chaleur douce continue de flotter dans l'air. Celle qui refuse de quitter les murs plusieurs heures après le coucher du soleil.

La maison s'endort progressivement. Dans la grande chambre, Maëilly feuillette distraitement un vieux carnet retrouvé dans ses affaires avant de le laisser retomber sur sa poitrine. Sibylle écoute les bruits lointains de la ville. Une moto remonte une avenue. Un chien aboie quelque part. Puis le silence revient.

Milanovitch est le dernier à éteindre la lumière dans une chambre à part. Pendant quelques minutes, il reste assis près de la fenêtre ouverte. Les odeurs de pin, de poussière chaude et de

végétation sèche lui parviennent par vagues irrégulières. Il pense à sa quête, impatient de pouvoir s'y recoller. Puis il finit par les rejoindre, prenant soin de ne réveiller ni la mère ni le beau-père dans l'obscurité du couloir.

Quelque part derrière les collines, la mer poursuit son mouvement invisible.

Dans la pénombre de la chambre, personne ne parle. Une épaule frôle une autre. Une main trouve sa place sans y réfléchir. Les corps se rapprochent naturellement, se lient et s'emboîtent, comme ils le font depuis des mois déjà. Quelques baisers s'échangent dans l'obscurité. Des gestes familiers. Des gestes tendres. Personne ne cherche à retenir le temps. Il y a simplement cette chaleur partagée, cette présence des autres qui apaise davantage que les mots.

Puis les caresses s'espacent. Les pensées dérivent. Le sommeil finit par les gagner.

## CHAPITRE X

### Angle mort

Les journées recommencent à défiler à leur rythme habituel. Il y a des grillons dans certaines stations de métro. Paraît-il qu'ils viennent de loin. Cachés autrefois dans des sacs de farine ou des cargaisons venues du Sud, ils ont fini par trouver refuge sous les rails chauffés par les rames. Légende ou réalité ?

Le trio retrouve peu à peu ses habitudes. Le voyage semble déjà loin. Maëly a repris ses pinceaux. Sibylle alterne les petits boulots et les longues promenades dans Paris. Quant à lui, il passe de plus en plus de temps derrière son appareil photo. Ses négatifs s'accumulent. Les boîtes de rangement envahissent son appartement. Certaines nuits, il lui arrive de se réveiller avec l'impression d'avoir oublié quelque chose d'important, puis de se rendormir sans parvenir à savoir quoi.

Pourtant, il le sait très bien. Il continue de la suivre avec une régularité presque professionnelle. Les premiers temps, il se persuadait qu'il finirait par se lasser. Le contraire se produit. Plus les semaines passent, plus elle occupe de place dans son esprit. Il connaît désormais ses horaires approximatifs, certains de ses trajets favoris, les cafés où elle s'arrête parfois pour lire ou attendre quelqu'un. Il sait même quels jours elle préfère rentrer à pied plutôt que prendre le métro.

À force de l'observer, il finit par remarquer un détail. Tous les mercredis, en fin d'après-midi, elle quitte *Le Palais de Jade* et traverse plusieurs rues du treizième arrondissement sans jamais varier son itinéraire. Le trajet dure une vingtaine de minutes. Elle ne s'arrête nulle part. Ne regarde aucune vitrine. Ne semble attendre personne, puis elle entre dans un immeuble ordinaire. Une façade beige. Une porte cochère. Rien qui attire l'attention.

À chaque visite, Lytchee disparaît pendant près d'une heure avant de ressortir seule. Il finit par éprouver une curiosité presque douloureuse. Un mercredi, incapable de résister davantage, il traverse la rue après son départ et pousse à son tour la porte de l'immeuble. Le hall est vide. Quelques boîtes aux lettres, une odeur de poussière, un ascenseur fatigué. Alors qu'il s'apprête à repartir, une plaque attire son attention près de l'escalier. La plaque d'un psychanalyste, psychothérapeute. Milanovitch reste immobile quelques secondes puis relit une deuxième fois les mots inscrits sur le métal brossé.

Il s'était attendu à un amant. Une activité clandestine. Pas à ça. Il s'apprête à quitter le hall lorsque la porte de l'immeuble s'ouvre derrière-lui. Instinctivement, il tourne la tête.

Elle est là.

Elle s'arrête net sans étonnement.

Pendant quelques secondes, ils se regardent sans parler puis elle s'approche.

Lytchee - Il faudrait arrêter de me suivre.

Sa voix est calme. Presque douce. Milanovitch reste muet.

Milanovitch - Je...

Lytchee - Non.

Elle secoue légèrement la tête.

Lytchee - N'invente rien.

Le silence retombe.

Milanovitch - Ça fait combien de temps ?

Pour la première fois, un sourire apparaît au coin des lèvres de Lytchee.

Lytchee - Plus longtemps que tu ne crois.

Elle désigne vaguement son appareil photo.

Lytchee - Tu changes souvent d'objectif mais jamais de sac. Tu bois toujours un café avant de traverser la place d'Italie. Tu ne t'assois jamais à l'intérieur. Toujours en terrasse. Même quand il pleut.

Milanovitch a froid dans le dos en l'écoutant.

Lytchee - Monsieur Milanovitch, tu crois être discret mais tu regardes trop longtemps les gens.

Milanovitch sent son estomac se nouer.

Milanovitch - Pourquoi tu m'as laissé faire ?

Lytchee hausse légèrement les épaules.

Lytchee - Je ne sais pas. Au début, je pensais que tu voulais te venger. J'attendais que tu passes à l'acte. Mais là, j'en ai vraiment ras-le-bol. Tu me fais flipper. Tu veux quoi au juste ?

Milanovitch ne répond pas.

Lytchee - Écoute... pour cette nuit-là...

Ses yeux quittent les siens un instant.

Lytchee - Je suis désolée. Ça a dérapé. Il a déliré. Il est allé beaucoup trop loin.

Milanovitch reste immobile.

Lytchee - Je sais que ça a été humiliant. Je sais aussi que ça a été violent. Je n'aurais pas voulu être à votre place.

Elle marque une pause.

Lytchee - Je n'aurais pas dû le laisser faire.

Milanovitch - Où est-il ?

Lytchee - En Thaïlande.

Milanovitch fronce les sourcils.

Lytchee - Après cette histoire, j'ai voulu qu'on fasse une pause.

Milanovitch - Une pause ?

Lytchee - Oui.

Un sourire sans joie traverse son visage.

Lytchee - Il l'a très mal pris.

Milanovitch - Il a fui.

Lytchee - Peut-être. Je crois surtout qu'il a eu peur. On avait laissé beaucoup trop de traces derrière nous.

Milanovitch - Tu as encore des nouvelles ?

Lytchee - Oui. On se parle souvent.

Milanovitch - Et il revient quand ?

Lytchee - J'en sais rien.

## CHAPITRE XI

### Sentiment nouveau

Ils ne se sont pas échangé leurs numéros.

Avant de quitter l'immeuble, Lytchee lui a répété plusieurs fois qu'elle était désolée. Elle lui a demandé d'arrêter de la suivre et lui a promis qu'elle viendrait le voir à la faculté lorsque Séb serait de retour. Il réalise qu'il ne connaît toujours pas son nom, alors qu'elle connaissait le sien. Meilleure enquêtrice... Elle organiserait une rencontre. Il pourrait lui parler directement. Elle trouvait que c'était la moindre des choses.

Lorsque Milanovitch retrouve Maëilly et Sibylle le soir même, il a encore du mal à croire ce qui vient de se produire. Depuis des mois, il imaginait cette rencontre sans jamais parvenir à lui donner un visage précis. La réalité s'est révélée plus banale et plus troublante à la fois.

Les deux jeunes femmes l'écoutent raconter l'épisode sans l'interrompre. Le psychanalyste. Les excuses. La Thaïlande. Les appels téléphoniques. Plus il avance dans son récit, plus leurs expressions se ferment.

Maëilly - Attends... tu veux dire qu'elle savait que tu la suivais ?

Milanovitch - Apparemment.

Maëilly - Et elle n'a rien dit pendant tout ce temps ?

Milanovitch hausse les épaules.

Sibylle échange un regard avec Maëilly.

Sibylle – Faut qu'on aille raconter tout ça à la police.

Milanovitch secoue immédiatement la tête.

Milanovitch - Non.

Maëilly - Comment ça, non ?

Milanovitch - Je ne crois pas que ce soit une bonne idée.

Maëilly - Bien sûr que c'est une bonne idée. Ils nous ont braqués, je te rappelle.

Milanovitch ne répond pas.

Maëilly - Tu crois vraiment qu'elle regrette ?

Milanovitch - Oui.

Cette fois, Maëilly éclate franchement de rire.

Maëilly – T'es sérieux ?

Son ton redevient aussitôt plus dur et nerveux.

Maëilly - Tu ne vois pas qu'elle s'est foutue de ta gueule ? Son mec est parti en Thaïlande comme par hasard. Tu crois qu'il a payé son billet comment ? Avec l'argent du loto ?

Le silence qui suit est plus long.

Au fond, Milanovitch n'est certain de rien.

Il sait seulement que la conversation dans le hall ne ressemblait pas à ce qu'il avait imaginé pendant tous ces mois. Les excuses de Lytchee lui paraissaient sincères. Peut-être se trompait-il.

Les jours suivants, quelque chose se modifie imperceptiblement dans leurs habitudes. Milanovitch rentre systématiquement chez lui en fin de soirée. Il invoque des photographies à trier, des négatifs à classer, des pellicules à développer. Les prétextes ne manquent pas. Pourtant, ni Maëilly ni Sibylle ne sont dupes. Pour la première fois depuis longtemps, elles ont l'impression de le voir regarder ailleurs.

Lui-même peine à comprendre ce qui lui arrive. La colère qui l'avait accompagné pendant des mois s'est dissipée sans qu'il s'en aperçoive. La curiosité demeure, mais elle a changé de nature. Lorsqu'il pense à Lytchee, ce n'est plus seulement à la voleuse aux Converse rouges qu'il pense. C'est à sa voix calme dans le hall de l'immeuble. À sa gêne lorsqu'elle s'est excusée. À cette heure passée chaque semaine chez un psychanalyste. À toutes les choses qu'il ignore encore d'elle.

Ce sentiment nouveau l'accompagne partout.

Et c'est précisément ce qui l'inquiète.

## CHAPITRE XII

### Développement

Lytchee débarque chez lui sans prévenir.

Elle parle vite. Trop vite. Milanovitch comprend immédiatement qu'elle a peur. Peur de quoi ? Son mec est-il rentré ? L'a-t-il violentée ? Cela le trouble. Depuis des mois, il l'imagine malmené par ce type sans limites. Mais son intuition n'est pas bonne.

Lytchee - Tes copines sont venues me voir.

Lorsqu'elle lui raconte leur visite à la faculté, il visualise immédiatement la scène. Maëilly parlant la première. Sibylle laissant planer les silences. Toutes les deux beaucoup plus déterminées qu'il ne l'a jamais été lui-même. Une partie de lui comprend leur colère. Une autre écoute Lytchee.

Depuis leur rencontre dans le hall de l'immeuble, il a parfois l'impression d'être le seul à ne plus regarder cette histoire de la même manière. Maëilly et Sibylle n'ont jamais rencontré la jeune femme qui se tient aujourd'hui devant lui. Elles continuent de voir celle qui participait au cambriolage et qui était complice malgré elle d'un grand pervers.

Et elles n'ont pas complètement tort. Il le sait mais il veut croire à autre chose. Ce constat le dérange davantage qu'il ne veut l'admettre.

Lytchee - Elles veulent retrouver Séb.

Milanovitch – J'ai bien compris...

Lytchee - Elles m'ont dit que si je refusais de les aider, elles iraient voir la police.

Milanovitch ne répond pas tout de suite. En la regardant, il réalise à quel point il s'est trompé sur elle. Pendant des mois, il lui a prêté une assurance presque insolente. Une maîtrise permanente. Une forme de froideur aussi. Il ne retrouve rien de tout cela. Elle doute. Elle est anxieuse.

À son tour, Lytchee l'observe. Elle aussi découvre quelqu'un de différent. Longtemps, elle l'a cru animé par la colère. Puis elle a imaginé qu'il préparait quelque chose. Qu'il attendait le bon moment. Elle s'était habituée à sa présence lointaine au point d'en oublier qu'il existait réellement. Aujourd'hui, elle découvre un garçon embarrassé. Quelqu'un qui semble presque aussi perdu qu'elle. Cette idée la déstabilise.

Lytchee - Je ne veux pas que ça finisse au commissariat.

Milanovitch - Moi non plus.

La réponse lui échappe avant même qu'il ait eu le temps d'y réfléchir. Un silence s'installe. Aucun des deux ne baisse les yeux. Ils éprouvent la même sensation étrange. Celle de se connaître alors qu'ils se découvrent.

Milanovitch repense soudain à toutes les heures passées à l'attendre devant la faculté, dans les cafés, à la sortie du Palais de Jade. À toutes les photographies accumulées dans ses tiroirs. Il avait fini par rêver d'elle régulièrement. À force de l'observer, une version de Lytchee avait commencé à exister dans son esprit. Une personne imaginaire qu'il confondait parfois avec la vraie.

Lytchee ressent quelque chose de similaire. Pendant des mois, elle s'est sentie observée. Parfois agacée. Parfois inquiète. Parfois curieuse. Elle pensait avoir affaire à un obsessionnel ou à un futur vengeur. Avec le temps pourtant, sa présence lointaine était devenue familière. Certaines nuits, juste avant de s'endormir, il lui arrivait de se demander s'il serait encore là le lendemain à la regarder vivre.

Cela ne la rassure pas complètement.

La sensation troublante qu'un lien existe déjà, sans qu'aucun des deux ne sache vraiment ce qu'il représente. En silence, ils tentent maladroitement de comprendre ce qu'ils sont censés faire maintenant.

Finalement, c'est Milanovitch qui rompt le silence.

Milanovitch - Je vais leur parler.

Lytchee semble mettre quelques secondes à comprendre. Elle acquiesce lentement. Le soulagement qu'elle éprouve est visible. Pourtant, quelque chose d'autre apparaît presque aussitôt. Une gêne. Comme si rester davantage devenait soudain compliqué. Milanovitch hoche la tête. Aucun des deux ne fait le moindre geste pour prolonger la conversation. Pourtant, aucun des deux n'a réellement envie qu'elle se termine. Cette évidence les embarrasse autant l'un que l'autre. Lytchee repense brièvement à Séb. À la promesse qu'elle s'est faite d'attendre son retour. À tout ce qui les relie encore malgré les doutes qui s'accroissent depuis des mois. Cette pensée lui souffle de partir maintenant.

Milanovitch - Comment tu t'appelles ?

Elle regarde autour d'elle sans vraiment voir l'appartement.

Lytchee - Bon... je vais te laisser. On m'appelle Lytchee...

Milanovitch - On t'appelle ? Ce n'est pas ton vrai prénom...

Lytchee - C'est un surnom que j'ai gardé du lycée.

Milanovitch - Et ton vrai prénom ?

Milanovitch l'accompagne jusqu'à la porte. Elle le regarde les lèvres entrouvertes sans répondre, puis elle disparaît dans l'escalier. Pendant plusieurs secondes, il reste immobile derrière la porte refermée. L'appartement lui paraît soudain plus silencieux qu'avant. Il retourne s'asseoir, observe distraitement quelques photographies d'elle éparpillées sur sa table puis finit par décrocher son téléphone.

Cette fois, c'est lui qui demande à les voir.

## CHAPITRE XIII

### Projet X

Lorsqu'il arrive au bar, Maëilly et Sibylle sont déjà installées en terrasse. Deux Spritz attendent devant elles. Les glaçons ont commencé à fondre et les rondelles d'orange flottent à la surface des verres. La douceur de la soirée attire encore beaucoup de monde dans les rues du Quartier latin. Les terrasses sont pleines. Les conversations se mêlent au bruit des voitures et aux rires des étudiants.

Milanovitch commande une pinte de bière pression sans même regarder la carte.

À peine assis, il comprend que les deux jeunes femmes n'ont pas attendu sa version des faits pour poursuivre leur propre réflexion.

Leurs yeux brillent d'une excitation inhabituelle.

Maëilly - On est allées voir la chinoise ce matin.

Sibylle - On tient à te le dire, on n'avait pas l'intention de te le cacher.

Milanovitch les laisse parler. Pendant plusieurs minutes, elles racontent leur version de la rencontre. Chacune ajoute un détail. Corrige l'autre. Reconstitue la scène comme si elles cherchaient à revivre le moment. Puis très vite, les hypothèses prennent le dessus.

Maëilly - Déjà, elle a compris tout de suite pourquoi on était là.

Sibylle - Oui.

Maëilly - Elle a fait semblant de rien, mais ça se voyait.

Sibylle - Elle était surtout surprise.

Maëilly - Non, elle était nerveuse.

Sibylle - Les deux.

Maëilly vide son verre de Spritz en l'aspirant à la paille.

Maëilly - Quand je lui ai demandé si elle savait où se trouvait le mec du cambriolage, elle a essayé de gagner du temps.

Sibylle - Elle a surtout essayé de comprendre ce qu'on savait.

Maëilly - Exactement, elle s'est montrée tellement arrogante.

Milanovitch les regarde tour à tour sans intervenir.

Maëilly semble prendre un plaisir évident à raconter la scène. Sibylle paraît plus mesurée. Milanovitch s'abstient de signaler qu'il n'a jamais trouvé Lytchee particulièrement arrogante.

Maëilly - Je lui ai expliqué qu'on a vraiment hésité à la dénoncer à la police depuis que tu l'avais retrouvée.

Sibylle - Elle a changé son fusil d'épaule à partir de là.

Maëilly - Ouais, d'un coup, elle nous a écouté avec moins de dédain.

Sibylle - Elle voulait surtout éviter les problèmes, chercher à nous laisser penser que son mec n'est pas un connard de première mais qu'il a pété un plomb ce soir-là, qu'elle ne l'aurait pas reconnu.

Maëilly - Du bla-bla pour nous amadouer, ouais !

Sibylle - On lui a dit qu'on jugerait par nous-mêmes quand on le rencontrera, que si ce n'était pas un connard c'était une raison de plus pour nous aider à le rencontrer.

Maëilly - Sinon...

Sibylle - Sinon rien du tout.

Maëilly - Si, sinon la police.

Sibylle soupire.

Maëilly - Il faudra s'y tenir si elle ne tient pas parole !

Sibylle - En tout cas, on peut te dire une chose.

Milanovitch - Quoi ?

Maëilly - Elle le protège en même temps qu'elle en a peur.

Sibylle ne répond pas immédiatement.

Maëilly la regarde.

Sibylle - Je ne sais pas si c'est de la peur.

Maëilly - Ah bon ?

Sibylle réfléchit quelques secondes.

Sibylle - C'est plus compliqué que ça.

Maëilly grimace.

Maëilly - Évidemment que c'est plus compliqué. Avec toi tout est toujours plus compliqué.

Sibylle sourit derrière son Martini.

Sibylle - Parce que les gens sont compliqués. Parce que l'amour c'est compliqué.

Maëilly - Voilà. Deux Martini et elle recommence à philosopher.

Cette fois, personne ne répond.

Sibylle imagine l'homme à la cagoule revenant de Thaïlande pour découvrir sa voiture recouverte de peinture, les rétros pétés.

Maëilly propose de lui faire croire à une convocation judiciaire.

Milanovitch - Moi je lui ferais passer une nuit dont il se souviendrait.

Sibylle - Ah oui ? Comment ?

Maëilly - On pourrait l'attacher à une chaise.

Milanovitch - Le ligoter.

Maëilly - Voilà.

Sibylle - Vous êtes complètement tarés.

Maëilly - Non mais juste une nuit.

Sibylle - Une nuit de quoi ?

Milanovitch - Une nuit à réfléchir à ses choix de vie.

Maëilly - S'il aime le bondage, il va trouver ça fun ! On pourrait acheter des fouets et lui saigner le dos jusqu'à ce qu'il nous supplie d'arrêter, ou bien lui faire sentir les joies de la pénétration anale pour qu'il n'oublie jamais ce qu'il nous a fait subir.

Milanovitch la trouve plutôt intéressante, sans dire qu'il la juge excellente alors que l'idée que ce type puisse passer un sale quart d'heure ne lui déplaît vraiment pas.

Milanovitch - On irait jusqu'où... ?

Sibylle - On ne va pas devenir des criminels à notre tour ! Vous savez que la moindre pénétration et pas seulement anale, mais orale aussi, c'est considéré comme un crime !

Maëilly - Et donc tu considère que le fait qu'il m'est obligé à sucer Milan n'était pas un crime non plus ?!

Sibylle - T'étais bien partie pour le faire quoi qu'il en soit dans la soirée !

Maëilly - Oui, mais à un moment où je l'aurais choisi, et plutôt dans l'intimité... à ce moment-là, ni Milan ni moi ne le souhaitions, il nous a littéralement violé...

Sibylle - C'est pas faux, t'as raison.

Milanovitch n'en rajoute pas, il porte la mousse de sa bière à ses lèvres et reste pensif un moment.

Le deuxième Spritz disparaît rapidement. Un troisième arrive presque aussitôt. Sibylle commande également un troisième Martini, elle suit le rythme de sa compère. Milanovitch, lui, n'a pas encore terminé sa pinte. Il comprend leur colère. Il comprend même leur envie de revanche. Après tout, elles ont été victimes elles aussi. Mais quelque chose en lui résiste comme si cette histoire ne le touchait plus autant qu'avant. Il s'apercevait soudain d'une ironie étrange. Pendant des mois, il avait cherché Séb. Pourtant, à mesure que les semaines avaient passé, celui-ci s'était effacé. Ne restait plus que Lytchee. Comme si son absence avait fini par occuper davantage de place que sa présence. En voulant comprendre leur couple, il avait fini par rencontrer la femme seule, détachée de ce couple infernal, qui leur avait été toxique. Lytchee sans Séb aurait été incapable de les humilier comme il l'avait fait. Que les filles veuillent lui faire sentir la misère était plutôt sain à ses yeux. Mais ils ne devaient pas non plus lui faire subir quelque chose qu'ils n'aimeraient pas que quelqu'un leur fasse subir. Ne fais pas à l'autre ce que tu n'aimerais pas qu'on te fasse, il était plutôt sur le versant de cette morale. Cette idée lui rappelait le cours de philosophie consacré à l'existence — ou non — d'un besoin de domination chez l'être humain. Les hommes dominant-ils parce qu'ils le doivent, ou parce qu'ils le choisissent ?

Finalement, il les interrompt.

Milanovitch - Je ne suis pas sûr que ce soit une bonne idée.

Les deux jeunes femmes cessent de parler.

Maëilly - Quoi ?

Milanovitch - Tout ça.

Maëilly - Tu plaisantes ?

Milanovitch - Je ne crois pas que ça arrangera quoi que ce soit.

Le regard que Maëilly échange avec Sibylle est bref mais suffisamment explicite.

Pour la première fois depuis longtemps, elles ont l'impression de ne plus comprendre leur ami.

Un silence s'installe. Puis Sibylle incline légèrement la tête.

Maëilly - Au fait, pourquoi tu voulais nous voir ? Tu veux nous annoncer que tu veux te marier avec la chinetouque ?

L'ironie de Maëilly le prend de court. Pendant une seconde, il envisage de répondre honnêtement. Leur raconter la visite de Lytchee. Leur dire à quel point cette rencontre l'a

troublé. Leur avouer qu'il n'est plus certain de savoir qui est coupable, qui est victime, ni même ce qu'il attend désormais de toute cette histoire. Puis il y renonce.

Milanovitch - J'ai une idée de projet.

Maëilly éclate de rire.

Maëilly - Dis-voir, je suis curieuse de savoir !

Milanovitch - Je suis sérieux.

Il cherche ses mots. L'idée lui traverse l'esprit presque au moment où il la formule.

Milanovitch - J'aimerais faire une série de photos sur nous.

Sibylle - Nous ?

Milanovitch - Tous les trois.

Maëilly cesse de sourire.

Milanovitch - Pas des portraits. Quelque chose de plus construit. Une histoire racontée en images.

Sibylle - Un roman-photo ?

Milanovitch - Pas exactement... mais quelque chose dans cet esprit.

À mesure qu'il parle, l'idée lui paraît de moins en moins inventée.

Milanovitch - Il faudrait trouver quelqu'un pour écrire. Un vrai écrivain. Quelqu'un capable de construire une histoire à partir des photos.

Maëilly reprend son verre.

Maëilly - Donc tu cherches un écrivain.

Milanovitch - Peut-être.

Maëilly - Et nous, on servirait de cobayes ?

Milanovitch - De personnages.

Cette fois, les deux jeunes femmes éclatent de rire.

Mais tandis qu'elles plaisantent sur le sujet, Milanovitch se surprend à penser que ce projet n'est peut-être pas si absurde. Depuis des mois, il photographie leurs vies comme s'il cherchait déjà à raconter quelque chose. Il ne sait simplement pas encore quoi.

Son regard se perd quelques secondes dans les lumières de la rue. Sans le vouloir, il pense à une quatrième personne. Et pour la première fois, il se demande si l'histoire qu'il prétend vouloir inventer n'a pas déjà commencé dans la réalité.

## CHAPITRE XIV

### Li Ling

En quittant l'appartement de Milanovitch, Li Ling n'éprouve aucune envie de rentrer chez elle. La nuit est encore douce. Il y a du monde dans le train, et dehors, en centre, les rues restent animées. Quelques terrasses débordent sur les trottoirs. Des badauds prennent des verres à la terrasse des cafés. Paris semble poursuivre sa soirée sans se soucier de la confusion qui règne dans sa tête. Elle marche. Sans destination. Simplement pour retarder le moment où elle devra se retrouver seule avec ses pensées chez elle. Depuis plusieurs semaines, elle a l'impression de vivre entre deux histoires qui refusent de se rejoindre.

D'un côté, il y a Séb. Toujours Séb. Les appels téléphoniques depuis la Thaïlande. Les promesses de retour. Les souvenirs accumulés au fil des années. Personne ne l'a jamais autant fascinée que lui. Personne ne l'a jamais autant agacée non plus. Elle repense à leur dernière entrevue.

Ils s'étaient disputés suite au cambriolage. Leurs engueulades étaient plutôt rares. Une remarque. Un ton. Un silence de trop, une brouille souvent. Mais cette fois-ci, elle se souvenait clairement du motif et de ce qui avait suivi. Séb s'était mis à faire les cent pas dans son appartement. Lorsqu'il était contrarié, il devenait incapable de rester assis plus de quelques secondes. Il parlait vite en passant d'une idée à l'autre. Li Ling le regardait tourner en rond. Une partie d'elle admirait toujours cette énergie. Une autre commençait à la trouver épuisante.

Séb - Tu ne comprends pas.

Li Ling - Alors explique-moi.

Séb - Ce n'est pas une question d'explication, Lytchee.

Séb - Tu crois que j'avais tout prévu ?

Li Ling - Je crois surtout que tu as aimé ça.

Séb - Peut-être. Et toi ?

Li Ling - Quoi ?

Séb - Tu vas me dire que tu n'as rien ressenti de toute la soirée ?

Li Ling - Ce n'est pas le sujet.

Séb - Bien sûr que si, c'est le sujet, Lytchee s'il te plaît, ne m'en veux pas pour ça, c'est du piment, voilà, j'ai voulu pimenter nos vies, c'est tout, y'a vraiment rien de mal là-dedans.

Elle n'avait rien répondu sur le coup.

Et le silence irritait davantage Séb que n'importe quelle réponse.

Ce soir-là, pour la première fois, Li Ling lui avait dit qu'elle ne resterait pas dormir avec lui. Qu'elle avait besoin d'espace pour réfléchir à ce qui s'était passé.

Elle se souvient encore du regard qu'il lui avait lancé. Un mélange de surprise et d'incrédulité comme si cette possibilité ne lui avait jamais traversé l'esprit.

Li Ling - Tu te rends compte que t'as caressé la nuque d'une autre femme sous mes yeux et que j'ai bien vu que tu la désirais.

Quelques jours plus tard, il était parti pour la Thaïlande.

Longtemps, elle avait trouvé son impulsivité séduisante. Aujourd'hui, elle n'en était plus aussi certaine. En traversant une place, elle ralentit. Elle pense à ses parents. Ils ignorent presque tout de cette relation. Ils savent qu'elle fréquente quelqu'un. Rien de plus.

Elle n'a jamais osé leur présenter Séb. Jamais osé expliquer qu'il avait bien plus de dix ans de plus qu'elle. Au fond d'elle-même, elle savait déjà qu'ils n'approuveraient pas. Elle continue de marcher. Le visage de Milanovitch s'impose alors à elle sans prévenir. Cela l'agace immédiatement. Depuis leur conversation dans le hall de l'immeuble, il apparaît de plus en plus souvent dans ses pensées comme une énigme qu'on veut résoudre à tout prix. Le jeune homme humilié qui préparait sa vengeance. Pour la première fois depuis longtemps, elle fréquentait quelqu'un de son âge. Cette pensée lui traversa l'esprit avant de disparaître aussitôt.

Depuis leur rencontre, tout s'était compliqué. Elle avait découvert chez lui une douceur qu'elle n'attendait pas. Une hésitation permanente. Une façon de regarder les autres qui semble chercher à comprendre avant de juger. De la naïveté et de l'innocence sans doute. Un grand manque de maturité aussi ; obstiné en tout cas.... Elle n'arrive toujours pas à cerner ce qui la trouble davantage encore en elle, en comparaison elle ressent seulement quelque chose d'apaisé à son contact, se défendre lorsqu'elle lui parle n'est pas nécessaire. Il est inoffensif. Avec Séb, chaque conversation ressemble à un rapport de force.

Avec le gosse, elle peut baisser la garde. Cette pensée lui fait peur. Elle s'arrête devant une cabine téléphonique. Pendant quelques secondes, elle observe son reflet dans la vitre. Ses yeux pétillent étrangement. Puis elle compose le numéro qu'elle connaît par cœur. La communication met du temps à s'établir. Finalement, la voix de Séb résonne à l'autre bout du monde. Ils parlent longtemps. Elle lui demande de rentrer pour régler cette affaire, éviter que les filles ne les dénoncent à la police. Elle flippe.

Séb - Dans trois jours je serai là, fais-les patienter, dis-leur que je serai de retour dans quinze jours mon amour, et ne te fais pas de souci, on va les calmer.

Li Ling - Laisse-moi leur rendre les objets volés, et leur demander de ne pas porter plainte.

Séb - J'ai déjà tout refourgué à mon revendeur, avant de partir Lytchee, oublie ça, t'inquiète, j'ai une autre idée.

Lorsque la conversation s'achève, Li Ling reste quelques secondes immobile, le combiné encore à la main puis elle raccroche.

Le bruit sec résonne dans la cabine. Elle pensait se sentir soulagée. Ce n'est pas le cas. En reprenant sa marche, elle comprend soudain ce qui la dérange. Pour la première fois depuis qu'elle connaît Séb, l'avenir de leur couple cesse de lui apparaître comme une évidence.

## CHAPITRE XV

### Rapport d'enquête

Julia Morales - Comme je vous ai dit au téléphone, j'ai trouvé votre homme.

Sibylle - Pour être honnête, je ne m'attendais pas à ce que vous alliez aussi vite.

Julia Morales - Un concours de circonstances, j'ai entrepris la filature de la jeune étudiante le jour même où elle est allée le récupérer à Roissy.

L'idée lui était venue quelques heures après avoir quitté Maëilly et Milanovitch le soir où ils avaient passé des heures à imaginer des scénarios de vengeance plus ou moins absurdes. Plus la discussion avançait, plus un malaise diffus s'était installé en elle. Le cambriolage et l'humiliation l'avaient mise en colère mais résoudre eux-mêmes une affaire qui relevait du pénal n'entraînait pas dans sa représentation de la justice. Encore moins lorsqu'il était question d'un duo en possession d'une arme. Milanovitch avait retrouvé la fille, mais aucune trace de son mec. Bizarre, elle trouvait ça bizarre... S'ils allaient à la police, les flics finiraient sans doute par retrouver sa trace un jour mais dans combien de temps ? Plusieurs mois ? Peut-être jamais, qui sait ? Sibylle disposant d'un peu d'argent mis de côté depuis plusieurs années pouvait s'offrir le luxe d'accélérer le cours des choses.

Il se trouve qu'à deux portes de son immeuble, elle avait repéré la plaque de *Julia Morales, Détective privée*. Elle n'aurait jamais pensé auparavant qu'elle pourrait y avoir recours... Mais c'était devenu une évidence quand elle avait jugé irraisonnable les envies de vengeance de ses deux amants.

Julia Morales fit glisser une série de clichés sur la table ronde de son bureau.

Sibylle les parcourut rapidement.

Sur les premières photographies, ils semblaient se disputer dans la rue. Sur l'une d'elles, il levait brusquement la main dans sa direction. Sur une autre, prise quelques minutes plus tard, elle apparaissait en larmes. Puis venaient d'autres clichés où ils s'embrassaient, s'enlaçaient comme si rien ne s'était passé.

Sibylle sentit son estomac se nouer.

Sibylle - Je ne comprends pas.

Julia Morales - Moi non plus.

La détective s'adossa à son fauteuil.

Julia Morales - Je fais ce métier depuis vingt ans. J'ai appris à ne pas trop interpréter ce que je vois.

Elle désigna les photographies.

Sibylle s'attarda quelques secondes sur l'un des portraits de Séb. Elle avait imaginé un homme plus inquiétant. Plus marqué. Plus vieux aussi. Le visage qui lui faisait face lui rappelait celui d'un acteur. Une belle gueule de cinéma. Le genre d'homme qui donnait envie d'en savoir davantage sur lui.

Julia Morales - Ce qui est certain, c'est qu'ils ne vivent pas ensemble.

Sibylle releva la tête.

Julia Morales - Et qu'ils traversent manifestement une mauvaise période.

Pendant quelques secondes, aucune des deux femmes ne parla.

Julia Morales finit par lui tendre le dossier complet.

Julia Morales - En revanche, leurs noms et leurs adresses respectives pourraient vous intéresser davantage.

Julia Morales - Depuis son retour de Thaïlande, votre homme a repris un travail dans un bar à cocktails dans le Xème. Je vous ai mis tous les détails et l'adresse aussi. Cinq soirs par semaine. Dix-huit heures, deux heures du matin. Il est derrière le comptoir. Vous trouverez son adresse personnelle aussi, une chambre de bonne sous les toits à Neuilly-sur-Seine, bonne planque...

Sibylle enfourna lentement le dossier dans son sac.

Julia Morales - Maintenant, la question n'est plus de savoir où le trouver.

Sibylle leva les yeux.

Julia Morales - La question est ce que vous comptez faire de cette information.

Sibylle - Je ne sais pas encore, mais si besoin, je referai appel à vous...

Une heure plus tard, Sibylle marchait dans les rues du centre de Paris. Le dossier qui lui avait coûté une somme non négligeable pesait beaucoup plus lourd qu'il n'aurait dû. Une adresse. Quelques horaires. Rien de plus. Mais une envie de poursuivre l'investigation sans en référer ni à Maëly ni à Milanovitch. Ne pas leur raconter ce qu'elle venait d'apprendre. Tout garder pour elle, mais quoi en faire alors ?

Pourquoi éprouvait-elle soudain le besoin de le rencontrer de son propre chef, de le voir de ses propres yeux ?

Elle entra dans plusieurs boutiques sans trop savoir ce qu'elle cherchait. À sa grande surprise, elle ressortit de la dernière avec une robe qu'elle n'aurait jamais osé porter quelques heures plus tôt. En l'essayant devant le miroir, elle se demanda brièvement si elle n'était pas en train de perdre la tête. avant de sortir sa carte bleue. Puis l'idée lui vint d'aller se faire coiffer et maquiller dans une célèbre enseigne où les clients et clientes se voient offrir thé et café à volonté. Lorsqu'elle ressortit une heure plus tard, elle mit quelques secondes à se reconnaître dans la vitre d'une boutique. Rien d'extravagant. La coiffeuse n'avait pas transformé son visage. Pourtant quelque chose avait changé. Une façon différente de porter ses cheveux. Un

maquillage plus affirmé. Une silhouette qu'elle regardait rarement dans le miroir. Deux hommes se retournèrent sur son passage. Cela ne lui arrivait pas souvent. Ou peut-être n'y prêtait-elle simplement pas attention d'habitude.

La nuit était tombée. Le bar indiqué dans le dossier de Julia Morales se trouvait à quelques minutes de la place de la République. À mesure qu'elle s'en approchait, elle sentit une légère nervosité apparaître. Une nervosité pas si absurde que ça puisqu'elle s'apprête à commettre quelque chose de borderline, elle le sait. Elle n'a aucun plan rien n'est décidé. Elle compte jouer et avancer à l'instinct. Elle ignorait encore ce qu'elle allait lui dire. À supposer qu'elle ait l'occasion de lui parler. Elle espère déjà qu'il ne va pas la reconnaître, c'est l'essentiel. Passer incognito.

L'établissement est déjà bien rempli. Une musique discrète flotte dans l'air. Sibylle s'installe à une table d'où elle peut voir le comptoir sans être immédiatement remarquée. Dans la salle d'attente du coiffeur, elle a pris connaissance du rapport de Morales dans son intégralité, elle n'ignore plus rien de leurs identités. Elle le reconnaît immédiatement. C'est lui : Sébastien.

## CHAPITRE XVI

### Le vernissage

Un an plus tard, les grillons sont toujours là dans certaines stations de métro.

Milanovitch arrive le premier à la galerie. Il a insisté pour être seul quelques minutes avant l'ouverture. Les derniers préparatifs sont terminés depuis la veille mais il éprouve malgré tout le besoin de parcourir une dernière fois les salles encore désertes. Les photographies sont accrochées. Les cartels sont en place. Les éclairages sont réglés avec une précision presque obsessionnelle. Tout est prêt.

Depuis plusieurs mois, l'exposition occupe la majeure partie de son existence. À mesure que la date approche, il consacre moins de temps à produire de nouvelles images qu'à revisiter les anciennes. Des centaines de négatifs ont ressurgi des boîtes qui encombrant son appartement. Il a passé des nuits entières à les examiner sur sa table lumineuse, redécouvrant parfois des clichés dont il ne gardait aucun souvenir.

En parcourant sa propre exposition, Milanovitch prend conscience qu'il a fini par mettre de l'ordre dans ces deux dernières années d'existence. À mesure qu'il sélectionne les images, une évidence s'impose à lui. Toutes les photographies qui continuent de l'émouvoir racontent en réalité la même histoire. La leur.

L'exposition s'organise désormais autour de deux ensembles distincts qui se répondent d'une salle à l'autre.

La première partie est consacrée à sa relation avec Maëly et Sibylle. Il a photographié les lieux qu'ils ont traversés ensemble, notamment les chambres et les endroits extérieurs qui ont compté dans leur vie affective et sexuelle. On retrouve même plusieurs images de la grande chambre de la maison des parents de Maëly à Marseille. Certaines photographies semblent raconter une histoire d'amour sans jamais l'affirmer ouvertement. Rien n'indique clairement la nature de leur relation. Le visiteur peut y voir une simple amitié, une histoire à trois ou autre chose encore. Ces images racontent surtout une manière d'habiter le monde ensemble, un équilibre fragile dont aucun d'eux n'avait réellement conscience lorsqu'il existait encore.

L'appartement du cambriolage occupe une place particulière dans la série. Milanovitch a photographié le salon vide sous tous les angles, comme s'il s'agissait d'un décor abandonné après une catastrophe dont personne ne parvient plus à préciser la nature. Sur le canapé apparaissent quelques vêtements oubliés, un soutien-gorge, un caleçon, des verres à moitié remplis et des traces de joints dans un cendrier. Rien ne permet de savoir avec certitude ce qui s'est déroulé dans cette pièce. Les traces blanches et rouges qui apparaissent sur le tissu peuvent évoquer aussi bien une scène de crime qu'un lendemain de fête ou le souvenir d'une étreinte. Chacun y projette sa propre histoire. C'est d'ailleurs le même rouge et le même blanc que l'on retrouve de façon presque obsessionnelle dans la seconde partie de l'exposition.

Celle-ci occupe la salle du fond. Au-dessus de l'entrée, un néon multicolore un peu criard indique : « L'Inconnue aux Converses rouges ».

Pendant longtemps, il a hésité à exposer ces photographies. Une partie d'entre elles a été prise à distance, à une époque où il ne connaissait même pas le nom de celle qu'il observait. Avec le recul, certaines images lui inspirent encore un léger malaise. Elles témoignent d'une obsession qu'il n'aurait sans doute pas osé revendiquer publiquement quelques années plus tôt. Pourtant, les retirer lui a paru impossible.

À travers elles, il ne montre pas seulement Li Ling, dite Lytchee. Il expose également le regard qu'il a porté sur elle. Les visiteurs découvrent une jeune femme traversant Paris, entrant dans un café, attendant à un arrêt de bus ou marchant dans une rue du treizième arrondissement. Une femme observée, suivie, imaginée, dans laquelle de nombreuses autres femmes pourraient sans doute se reconnaître.

Plus il a préparé l'exposition, plus il a pris conscience que les deux ensembles n'en forment en réalité qu'un seul. D'un côté apparaissent les femmes qu'il croyait connaître. De l'autre, celle qu'il a longtemps imaginée avant de la rencontrer réellement. Entre les deux, il n'existe peut-être qu'une différence de distance. Dans les deux cas, il a regardé avant de comprendre.

Maëly, Sibylle et Li Ling apparaissent partout sur les murs de la galerie, mais le véritable sujet de l'exposition demeure invisible. Le véritable sujet, c'est le regard qu'il a posé sur elles et la façon dont ce regard l'a transformé au fil des années.

Cette découverte l'a d'abord embarrassé. Puis il a fini par l'accepter. Après tout, aucun photographe ne se contente de montrer le monde tel qu'il est. Qu'il le veuille ou non, il révèle toujours quelque chose de lui-même.

Les premiers visiteurs commencent à arriver peu après l'ouverture. Maëly est la première de ses muses à franchir la porte de la galerie. Elle est accompagnée de plusieurs amis rencontrés au cours de l'année écoulée, dont certains ignorent presque tout de l'histoire qui a inspiré une partie de l'exposition.

Lorsqu'elle aperçoit Milanovitch au fond de la salle, elle se dirige vers lui sans hésiter et l'enlace spontanément. Elle éprouve pendant quelques secondes l'envie de l'embrasser. Ce désir n'a pourtant plus grand-chose à voir avec l'amour qu'elle lui a porté autrefois. Il lui arrive encore de penser à lui avec tendresse, parfois même avec une certaine nostalgie, mais elle a fini par accepter que leur histoire appartienne désormais au passé. L'effondrement du trio a été plus douloureux qu'elle ne l'a reconnu sur le moment. Pendant plusieurs mois, elle a cru avoir perdu bien davantage qu'une relation amoureuse triangulaire. Avec le recul, elle comprend surtout qu'elle a perdu une façon particulière d'habiter le monde.

Cette disparition l'a contrainte à se réinventer.

Au fil des mois, elle a cessé de se demander ce qu'elle est censée devenir. Les catégories qui rassurent tant certaines personnes lui paraissent désormais étrangement étroites. Elle a aimé des hommes. Elle a aimé des femmes. Elle continue de penser que l'amour reste l'une des choses les plus sérieuses qui soient, mais cette conviction ne l'empêche plus de prendre beaucoup de plaisir à explorer les territoires intermédiaires. En attendant qu'une rencontre bouleverse à nouveau sa vie, elle s'est autorisée une liberté qu'elle n'avait jamais connue auparavant.

Milanovitch lui paraît heureux. Plus calme aussi. Lorsqu'elle le félicite pour son travail, elle constate avec une légère surprise qu'elle est sincèrement fière de lui. Non pas parce qu'il a réussi

à organiser une exposition, mais parce qu'il semble enfin avoir trouvé une forme de cohérence entre ce qu'il vit, ce qu'il est, ce qu'il pense et ce qu'il crée.

Après quelques minutes de conversation, elle s'éloigne pour découvrir les photographies.

À mesure qu'elle avance dans la première salle, son émotion grandit. Elle reconnaît les lieux avant même de lire les cartels. Une chambre. Un couloir. Une terrasse. Un coin de rue. Des fragments d'existence qu'elle avait presque oubliés ressurgissent brusquement devant elle avec une précision déconcertante.

Lorsqu'elle arrive devant les photographies prises à Marseille, elle demeure longtemps immobile. Elle revoit immédiatement la maison de ses parents, la lumière qui entre par les fenêtres ouvertes, les repas interminables sur la terrasse, les nuits d'été durant lesquelles ils ont parfois eu l'impression que rien ne pourrait jamais les séparer. Pendant des années, elle a considéré cette ville comme le décor de son enfance. Devant ces tableaux si parlants à ses yeux, elle envisage la possibilité qu'elle puisse redevenir autre chose. Depuis quelque temps déjà, Paris lui semble moins indispensable. Beaucoup de choses qui l'y retenaient ont disparu. Ses habitudes ont changé. Ses fréquentations aussi. En observant les photographies, elle se demande soudain si elle ne finira pas par rentrer vivre là-bas.

Cette idée ne l'effraie pas. Au contraire, elle se dit qu'elle devrait la conserver quelque part dans un coin de sa tête et l'examiner sérieusement dans les semaines à venir. Pour la première fois depuis longtemps, l'hypothèse d'un départ ne ressemble plus à une fuite mais à un projet.

Elle sourit en imaginant la réaction de certains de ses amis parisiens si elle annonce du jour au lendemain son retour à Marseille. Plus elle y réfléchit, plus l'idée lui paraît séduisante.

Tchao bye-bye Paris.

Pourquoi pas, après tout ?

Elle s'éloigne finalement des photographies et rejoint le buffet installé dans un coin de la galerie. Comme toujours dans ce genre de vernissage, les visiteurs font mine de s'intéresser au travail de l'artiste tout en surveillant discrètement l'arrivée des petits fours. Maëly attrape un verre de vin blanc puis commence à picorer distraitement quelques amuse-bouches. Tout en mangeant, elle observe les gens déambuler entre les cadres. Certains prennent le temps de regarder les photographies. D'autres lisent attentivement les cartels. Quelques-uns cherchent manifestement à comprendre quelle relation peut bien unir les trois personnages récurrents de la première salle. Ce questionnement l'amuse. Pendant plusieurs mois, ils avaient été eux-mêmes incapables d'y répondre.

Alors qu'elle termine son verre, son regard est attiré par deux silhouettes familières qui viennent d'apparaître à l'entrée de la galerie. Voilà bientôt un an que ces deux-là forment un couple improbable. Contre toute attente, leur relation perdure et leur complicité semble solide. Maëly observe quelques instants leur manière de se déplacer dans la galerie. Les gestes sont simples, naturels. Ils n'ont rien à prouver à personne. Elle réalise alors que cette vision ne provoque plus chez elle ni jalousie ni amertume, simplement une forme de curiosité bienveillante.

Elle lève son verre dans leur direction.

Sibylle la remarque aussitôt. Un large sourire illumine son visage. Après avoir échangé quelques mots avec Sébastien, elle traverse la galerie d'un pas rapide et vient l'embrasser longuement dans le cou.

Sibylle serre Maëilly dans ses bras avec une émotion qu'elle ne cherche même plus à dissimuler. Pendant longtemps, elle a cru que leur histoire se terminerait dans le fracas. Les séparations produisent souvent ce genre de chaos. On imagine que tout ce qui a existé auparavant doit forcément disparaître avec le reste. Pourtant, en retrouvant Maëilly au milieu de la galerie, elle comprend une nouvelle fois que certains liens résistent à des crises que l'on croyait irréversibles.

Lorsqu'elles se séparent, son regard se pose naturellement sur Milanovitch. Elle l'observe quelques secondes à distance. Lui aussi a changé. L'étudiant rêveur qui passait son temps à analyser les êtres humains semble avoir laissé la place à quelqu'un de plus apaisé. Cette exposition lui ressemble. Elle y retrouve sa sensibilité, ses obsessions, sa tendresse parfois maladroite et cette étrange faculté qu'il a toujours eue de chercher du sens partout, même dans les événements les plus absurdes. Il a réalisé son rêve, elle qui croyait que ce n'était qu'un délire passager.

Sibylle commence alors à parcourir les salles. Elle prend son temps. Les visiteurs se déplacent autour d'elle mais leurs conversations lui parviennent de façon lointaine. Son attention se porte d'abord sur les photographies qui racontent leur ancienne vie commune. Elle revoit certains appartements, certaines rues, certains voyages. Des souvenirs pas si vieux mais déjà oubliés remontent à la surface avec une précision déconcertante. À cette époque, elle croyait encore que l'existence suivait des trajectoires relativement prévisibles. Il suffisait selon elle de faire les bons choix et de s'y tenir. Un sourire amusé apparaît sur ses lèvres. Aucun des événements les plus importants de sa vie ne s'est produit de cette façon.

Son regard glisse ensuite vers Sébastien qui discute avec quelques visiteurs près du buffet. Elle ressent encore parfois une légère stupeur lorsqu'elle repense à leur première rencontre. Si quelqu'un lui avait annoncé un an plus tôt qu'elle partagerait un jour sa vie avec cet homme, elle aurait probablement éclaté de rire. Tout les opposait. Leurs valeurs. Leur histoire. Leur rôle respectif dans cette affaire invraisemblable.

Pourtant, quelque chose s'est produit. Pas immédiatement. Pas comme dans les romans. Au contraire. Tout a commencé par la curiosité. Puis par des conversations de plus en plus longues. Ensuite sont apparues les confidences. Les aspirations communes. La complicité globale. Tout ce qui finit par composer une relation durable. En observant Sébastien de loin, elle mesure le chemin parcouru. Elle sait mieux que quiconque combien cet homme peut être complexe, parfois exaspérant, parfois déroutant. Mais elle connaît également des facettes de lui que presque personne ne soupçonne. Sa vulnérabilité. Son humour. Sa peur de l'échec.

Machinalement, sa main vient se poser sur son ventre. Le geste est devenu presque automatique depuis quelques semaines. Sous sa robe, rien n'est encore visible. Le secret lui appartient toujours. Personne dans la galerie n'en sait rien. Pas même Sébastien. Depuis plusieurs jours, elle cherche le bon moment pour lui annoncer la nouvelle. Chaque fois qu'elle croit l'avoir trouvé, quelque chose l'en empêche. Elle voudrait que ce moment soit simple. Elle voudrait éviter les grandes déclarations et les mises en scène. Pourtant, plus elle attend, plus l'événement lui paraît important.

Son regard revient vers les photographies de son ex-ami/amant, une émotion inattendue la traverse alors. Sans cette histoire absurde, sans ce cambriolage, sans toutes les décisions irrationnelles qui ont suivi, elle ne serait probablement pas là aujourd'hui. Elle n'aurait jamais rencontré Sébastien autrement. Elle ne porterait pas cet enfant. Son existence aurait emprunté un chemin totalement différent.

Cette idée lui donne presque le vertige.

Pendant longtemps, elle a cru que les événements possédaient une signification immédiate. Aujourd'hui, elle comprend qu'il faut parfois des années pour saisir ce qu'une rencontre ou une catastrophe sont venues transformer dans nos vies.

Autour d'elle, la galerie continue de se remplir. Elle aperçoit Li Ling dans un coin de la partie qui la concerne, devant une photo d'elle-même... Les conversations se croisent, les verres s'entrechoquent, des groupes se forment devant certaines photographies puis se dispersent quelques minutes plus tard. Sibylle laisse son regard errer d'un visiteur à l'autre avant d'apercevoir Li Ling dans un coin de la seconde salle.

La jeune femme se tient seule devant l'un des grands tirages qui composent la série des Converses rouges.

L'image représente Li Ling elle-même, assise à la terrasse d'un café. À l'époque, Milanovitch ignore encore son nom. Il ignore tout d'elle. Pourtant, en regardant la jeune femme contempler aujourd'hui son propre portrait, Sibylle éprouve l'étrange sensation que plusieurs temporalités se superposent sous ses yeux. La femme photographiée n'existe plus tout à fait. La femme qui regarde la photographie n'est déjà plus la même non plus. Elle pense alors à tout ce qui s'est produit depuis cette époque. À la violence. Aux mensonges. Aux rencontres improbables. Aux amours qui se sont défaits tandis que d'autres se construisaient. À tous ces chemins qui n'auraient jamais dû se croiser et qui pourtant ont fini par s'entremêler.

Son regard retourne vers Sébastien. Il est en train de rire avec Milanovitch. La scène lui paraît encore presque irréelle. Longtemps, elle a cru que les êtres humains appartenaient à des catégories relativement stables. Les victimes d'un côté. Les coupables de l'autre. Les amis. Les ennemis. Les amants. Les étrangers.

Aujourd'hui, elle sait que les frontières bougent sans cesse. Les êtres changent. Les histoires bifurquent et empruntent parfois des chemins que personne n'aurait pu prévoir.

Sa main revient doucement se poser sur son ventre. Cette fois, elle ne cherche même plus à dissimuler son geste. Un léger vertige la traverse en songeant que l'enfant qu'elle porte ignorera un jour tout de cette histoire. Il ne saura rien des photographies qui l'entourent. Rien du cambriolage. Rien des colères, des ruptures ou des réconciliations.

Cette pensée ne la rend pas triste.

Au contraire.

Elle se contente d'être là, au milieu des vivants. Au milieu de ceux qu'elle aime. Ils sont là, tous réunis au même endroit.

Alors son regard glisse naturellement vers Li Ling.

Li Ling semble absorbée par ses pensées. Elle ne regarde pas seulement une photographie. Elle semble examiner la personne qu'elle était dans le regard d'un autre.

Pendant longtemps, cette idée l'aurait mise mal à l'aise. Aujourd'hui, elle éprouve surtout de la curiosité. Elle avance lentement le long des murs de la galerie. Les visiteurs circulent autour d'elle sans qu'elle n'y prête attention. Certaines photographies lui reviennent en mémoire. Elle se souvient du café où elles ont été prises. Du bus qu'elle attendait ce jour-là. D'une robe qu'elle ne met plus depuis. D'une période de sa vie qui lui paraît déjà appartenir à quelqu'un d'autre. En observant cette jeune femme démultipliée sous des éclairages sophistiqués, elle mesure à quel point elle a changé.

La rupture avec Sébastien l'a profondément blessée. Il y a un avant et un après flagrant pour elle. Pendant plusieurs semaines, elle a eu l'impression qu'une partie de son existence s'effondrait sans qu'elle puisse y faire grand-chose. Elle est passée par la tristesse, puis par le découragement, puis par la colère. Une colère qu'elle ne se connaissait pas. Elle lui en a voulu d'avoir choisi une autre femme. Elle lui en a voulu d'avoir détruit quelque chose qu'elle croyait plus solide. Elle lui en a voulu aussi de lui avoir laissé porter seule une partie du poids de leur histoire.

Avec le temps pourtant, cette colère s'est dissipée. À sa place est venue une forme d'acceptation. En regardant aujourd'hui Sibylle et Sébastien évoluer ensemble dans la galerie, elle constate avec surprise qu'elle ne ressent plus aucune jalousie. Au contraire, elle trouve presque logique qu'ils se soient trouvés. Sébastien paraît plus serein qu'autrefois. Plus ancré aussi. Pendant longtemps, elle s'est demandé si elle aurait dû quitter Sébastien plus tôt. Avec le recul, elle sait que cela n'aurait jamais été possible. Sa conception de l'amour ne lui permettait pas d'abandonner quelqu'un au premier doute ou à la première blessure. Lorsqu'elle aime, elle s'engage entièrement. Elle reste. Elle tente de comprendre. Elle essaie de réparer. Elle a compris ça de sa psychanalyse au long cours. C'est précisément ce qui a rendu leur séparation si douloureuse. Pourtant, le malaise éprouvé lors du cambriolage avait marqué une cassure. Son souvenir n'a rien perdu de sa violence. Pendant la séparation qui suivit, elle a tenté de minimiser ce sentiment, de lui trouver des excuses, de replacer les événements dans leur contexte. Mais elle sait désormais qu'une limite avait été franchie et que leur histoire fut déjà condamnée ce fameux soir.

Cette conclusion ne lui procure plus de colère, la lucidité est salvatrice. Elle apaise davantage qu'elle ne détruit. Les bons moments restent intacts. Ils cessent simplement de masquer le reste. Depuis un an, sa vie a pris une direction qu'elle n'aurait jamais imaginée. Elle s'est rapprochée des autres étudiants de la faculté. Elle a recommencé à sortir. À rire. À participer aux soirées auxquelles elle refusait systématiquement de se rendre auparavant. Elle a découvert qu'elle appréciait davantage les gens qu'elle ne le croyait. Elle s'est également aperçue que ses attentes avaient changé. La fascination qu'exerçait autrefois sur elle une certaine forme de domination masculine lui paraît désormais beaucoup moins séduisante. Lorsqu'elle imagine aujourd'hui l'homme avec lequel elle pourrait construire quelque chose, d'autres qualités lui viennent à l'esprit. La délicatesse. L'écoute. La capacité à respecter le silence. Une forme de douceur qui n'exclut ni la force ni le désir.

Elle n'a jamais considéré le sexe comme un jeu.

Pour elle, faire l'amour demeure quelque chose de profondément intime. Presque sacré. L'idée de partager son corps sans partager davantage ne lui a jamais vraiment parlé. Elle sait que d'autres vivent les choses différemment. Elle ne les juge pas. Mais ce n'est pas son chemin. Cette certitude la rend plus patiente. Elle n'éprouve plus aucune urgence. Ses amis occupent déjà une place importante dans son existence. Ses études également, et elle a appris à apprécier sa propre compagnie. Puis, paraît-il que les plus belles rencontres arrivent souvent lorsqu'on cesse précisément de les attendre. Cette pensée la fait sourire.

À cet instant, elle sent une présence à ses côtés. Milanovitch est tout proche.

Li-ling - Quelle discrétion !

Il sourit. Pendant quelques secondes, aucun des deux ne parle. Ils regardent ensemble la photographie accrochée devant eux.

Milanovitch - Merci.

Li Ling tourne légèrement la tête vers lui.

Milanovitch semble chercher ses mots.

Milanovitch - Pour tout ça.

Il désigne vaguement les murs de la galerie.

Li Ling comprend immédiatement. Elle observe quelques secondes les dizaines d'images qui l'entourent puis laisse échapper un léger sourire.

Li Ling - De rien.

La réponse est simple mais tous les deux savent qu'elle contient beaucoup plus que ces deux mots.

## CHAPITRE XVII

### Sébastien

Sébastien n'a jamais vraiment compris pourquoi certaines personnes s'obstinent à devenir meilleures. À ses yeux, les êtres humains sont perfectibles mais changent beaucoup moins qu'ils ne l'affirment. Ils apprennent surtout à mieux raconter leurs contradictions. En observant les visiteurs qui déambulent dans la galerie, un verre à la main, il se dit qu'il fait probablement partie de cette catégorie. Il n'est pas dupe.

Un an plus tôt, il n'aurait jamais imaginé assister au vernissage d'une exposition photographique du garçon qu'il avait humilié lors de ce fameux virage à cent quatre-vingts degrés. Cette pensée le fait sourire. La vie possède un sens de l'humour et notamment de l'ironie particulièrement développé.

Le pire, c'est qu'il se sent aujourd'hui lié d'amitié avec ce jeune artiste. Et le plus étrange encore, c'est qu'il ne s'agit pas d'une affection née de la culpabilité mais d'une réelle admiration.

Il lui a présenté ses excuses. De celles qui nous obligent à regarder quelqu'un dans les yeux et à reconnaître qu'on s'est comporté comme un imbécile. Il ne l'a pas fait pour conquérir Sibylle. Il ne l'a pas fait non plus pour améliorer son image. Il l'a fait parce qu'il aimerait devenir cet homme-là. Capable de se remettre en question.

Son regard glisse maintenant vers les photographies accrochées aux murs. Pendant longtemps, il a cru que la philosophie servait essentiellement à compliquer des questions simples. Les discussions avec Milanovitch lui ont fait découvrir autre chose. Non pas des réponses, mais des outils. Des mots capables de décrire des sensations qu'il éprouvait depuis des années sans parvenir à les nommer. Il repense parfois à ces débats interminables sur l'amour. À Sartre. À Levinas. À toutes ces distinctions qui l'ennuyaient autrefois. Aujourd'hui, elles lui paraissent moins absurdes. Pendant longtemps, il a cru aimer Li Ling. Cette affirmation demeure vraie mais elle ne signifie plus exactement la même chose. Lorsqu'il repense à leur histoire, il se demande parfois si une partie de son attachement ne reposait pas sur quelque chose de plus trouble que l'amour lui-même. Il aimait sa présence. Il aimait son regard sur lui. Il aimait la certitude qu'elle serait encore là le lendemain. Il aimait même, sans doute, l'idée qu'elle lui appartenait.

Avec Sibylle, il éprouve autre chose. Quelque chose de plus solide et vrai qu'un sentiment d'appartenance qui peut être enfermant et tellement illusoire.

Lorsqu'elle n'est pas là, il pense à elle. Il se surprend même à réfléchir à des choses qui l'auraient autrefois fait éclater de rire. Un appartement plus grand. Des vacances. Un jardin. Des projets. Un enfant, même plusieurs...

Il accueille toutes ses projections avec une tendresse grandissante. À l'instant même, son regard croise Sibylle à l'autre bout de la galerie. Elle observe une photographie tout en laissant sa main reposer machinalement sur son ventre. Mais son attention est rapidement attirée ailleurs. Car

malgré tous ses efforts, malgré toutes ses bonnes intentions, certaines choses demeurent inchangées. Son regard est détourné par les fesses de Maëly moulées dans un jean ajusté. Elle discute avec un groupe d'invités. Sébastien l'observe et se souvient d'elle nue en train de tenter de donner du plaisir à Milanovitch et ça fait monter un désir en lui avec une facilité déconcertante.

Il détourne finalement les yeux avec un sourire légèrement honteux. Le problème n'est pas qu'il désire encore d'autres femmes. Le problème est qu'une partie de lui prend toujours plaisir à l'illicite. Cette addiction l'accompagne depuis l'adolescence. Il ne cherche même plus à la nier. C'est ce désir d'illicite qui le conduit si souvent à ralentir devant certains immeubles et observer les possibilités de s'y introduire discrètement.

Les cambriolages ne lui rapportent pas toujours des sommes mirobolantes car il limite les risques en ne volant pas des appartements ou maisons trop sécurisés. Il se contente de quelques bijoux qu'il peut revendre facilement à ses contacts.

La sensation de franchir une frontière invisible est une pleine réjouissance à chaque fois.

Il a appris à vivre avec ce besoin de franchir l'interdit sans le laisser gouverner entièrement sa vie.